

match

Le plus grand hebdomadaire sportif



MONTLHERY. — Championnat de France cycliste : Place aux jeunes ! La joie de Paul Maye, vainqueur, est délirante. Comme on le comprend. On reconnaît, à sa droite, en bas, le président Léon Breton et, debout, à sa gauche, Albert Préjean.

(VOIR NOTRE REPORTAGE PAGES 8, 9 ET 10.)

Lettre au cousin Tiburce



par Juan Essardo

Premier prix de notre concours du "Meilleur conte sportif"

Fifrelinque-sur-Garonne, 23 janvier.

Mon cher Tiburce,

Depuis que tu es parti au service, notre pays n'avait rien perdu de sa tranquillité, et la vie continuait, cahin-caha, avec ses joies et ses tracas. Mais voici qu'il vient de se passer ici une affaire sensationnelle, une affaire qui a failli déshonorer à jamais le Club Athlétique Fifrelinquais. Pressé d'en venir à cette importante question, je n'insisterai pas longtemps sur les misérables petites nouvelles du pays : la vache de Firmin vient de mettre bas un veau bien constitué ; la vieille Héloïse a failli mourir d'une attaque en apprenant que son chat avait laissé un morceau de queue entre un rail et la roue d'une locomotive.

Mais je ne continue pas. Tout cela est tellement terre à terre...

Tu sais qu'il était fortement question, avant ton départ, de former ici, à Fifrelinque, une équipe de rugby. On en avait vaguement parlé, puis ce projet avait eu l'air de tomber dans l'oubli. C'est moi qui remis cette idée sur le tapis, il y a quelques jours, au cours de la réunion du comité des fêtes. (Tu sais que la fête locale a lieu ici le 19 janvier.) A cette réunion du comité, je proclamai que, vraiment, un pays de cent quinze habitants, comme Fifrelinque, ne pouvait décemment organiser une fête en plein hiver sans que se disputât le même jour un match de rugby, et je menaçai de donner ma démission si mon projet n'était pas adopté. A l'unanimité, le comité vota la formation du Club Athlétique Fifrelinquais.

Je dois reconnaître que les choses furent rapidement menées. Comme toute la jeunesse du pays assistait à cette réunion, l'équipe fut formée sur-le-champ. Ce fut un peu difficile. Les jeunes gens n'abondent pas ici, et, ma foi, pour compléter le quinze, nous dûmes faire appel à la grande Léontine. Avec ses allures et ses cheveux à la garçon, cela pouvait passer, et, comme nous n'avions personne... Elle fut bombardée troisième ligne centre.

Les jours suivants, nous nous préoccupâmes d'aménager le terrain. Le gros Félix, tout à la joie de jouer pilier, nous prêta généreusement son pré. Le petit Lucien, trois-quarts aile, se procura (je ne veux pas chercher à savoir comment) la chaux nécessaire pour tracer les lignes. Ensuite, une quête dans le village et quelques dons importants nous permirent de clôturer le terrain, d'acheter des drapeaux de buts et les équipements de quelques joueurs insuffisamment fortunés pour les acheter eux-mêmes. Bref, le lundi précédant le 19 janvier, qui tombait un dimanche, tout était prêt : un match avait été conclu et annoncé, et nous nous étions sérieusement entraînés, sous ma haute direction. Un tout petit accroc : il nous manquait les quatre grands poteaux de buts, et la caisse était vide.

Le mercredi le bureau se réunit, sous ma présidence, en une séance extraordinaire. Tu comprends bien que ce match ne pouvait se dérouler sans poteaux. Il les fallait, non seulement pour les drops et coups francs possibles, mais aussi et surtout pour ne pas attirer sur nous la risée des joueurs adverses, les Fleurinois, qui se seraient empressés de le raconter chez eux d'abord, aux Cabrenacais ensuite, qui l'auraient rapporté à ceux de Trou-sur-Mare, et, comme dit la chanson, c'est comme ça que tout le pays l'aurait su...

Cette fameuse réunion se tint dans une atmosphère de fébrilité et d'inquiétude. Faire une autre quête ? Il n'y fallait pas penser. Plusieurs idées virent le jour, toutes aussi baroques les unes que les autres : Félix suggéra de scier quatre poteaux télégraphiques et de les planter sur le terrain. Un hurlement général lui coupa la parole. Firmin proposa de transplanter quatre grands peupliers après en avoir coupé les branches. Un silence méprisant fut la seule réponse. Le petit Lucien imagina de clouer bout à bout quelques poteaux courts, dont nous possédions un assez grand nombre. L'idée fut assez longuement discutée, puis rejetée, comme les autres. Jacques, demi de mêlée, finit par nous conseiller timidement d'annuler le match. Cette fois, c'en était trop. Un hurvari indescriptible emplit la salle, fit trembler les vitres, épouvanta la jument de l'aubergiste que l'on retrouva, le lendemain, sur le toit de la boulangerie, et se termina en un long et sourd murmure de réprobation. Félix, qui n'avait plus rien dit depuis son échec, se leva alors, et, grimpant sur la table, magnifique, il lança : « Et l'honneur du Club Athlétique Fifrelinquais, alors, petit malheureux, qu'en fais-tu ? Tout le pays a les yeux fixés sur nous, et nous ne jouons pas ? Mais nous aurions l'air de... de... » Il chercha un mot ronflant, et, ne le trouvant pas, il termina tout simplement : « ...de nous dégonfler ! » Puis, apparemment beaucoup moins satisfait de la fin de sa péroraison que du début, il descendit de son perchoir et s'assit avec le plus de dignité possible.

C'est alors que, subitement, me vint l'idée, l'idée magnifique, splendide, l'idée avec un grand I. A mon tour, je montai sur la table, et je hurlai : « Eh bien ! messieurs, puisque ces introuvables poteaux nous empêchent de jouer au rugby, jouons au football association ! Formons un onze ! Nous ne manquons pas de poteaux courts pour construire les buts, et, pour une fois, nous nous passerons de filets ! Formons un onze ! Formons un onze ! Ce beau discours se termina, dans mon ardeur, par un grand coup de poing droit dans l'ampoule électrique, qui plongea la salle dans une subite obscurité, aussi totale qu'imprévue, et qui eut pour effet de mettre fin à la séance.

Les choses marchèrent alors avec une déconcertante rapidité. Le jeudi, constitution de l'équipe : l'arrière passa goal, le talonneur avant centre, les piliers inters, les secondes lignes ailiers. Les troisièmes lignes furent évincées (ce qui nous permit de nous débarrasser délicatement de la grande Léontine). Les demis, avec un trois-quarts aile, formèrent la ligne de demis. Les trois-quarts centre passèrent arrières, et le second ailier fut promu remplaçant. Le vendredi, le match de rugby fut annulé. Invitation d'une équipe de football, libre par miracle, réaménagement du terrain, placement des buts (le manque de poteaux longs nous obligea d'ailleurs à en rétrécir la largeur), annonce du match dans le village et une rapide leçon de football nous occupèrent jusqu'au samedi. Le dimanche, nous encaissions 22 buts à 1.

Mais, grâce à moi, le C. A. F. avait joué et son honneur était sauf.

Voilà pourquoi, quand tu reviendras ici, tu trouveras un onze de football au lieu d'un club de rugby. J'ajoute que la place de demi droit t'est d'ores et déjà réservée. Je suis en bonne santé, et j'espère que la présente te trouvera de même.

Ton cousin,

BASILE.

P. C. C. : J. E.

Souvenirs de la Première Coupe du Monde

par le célèbre arbitre JOHN LANGENUS

Dans mes articles précédents, évoquant les souvenirs du premier Championnat du Monde, je me suis surtout efforcé de donner une idée des alentours de ce championnat. Aujourd'hui, pour terminer, je veux aborder le côté technique, le jeu et l'arbitrage.

L'arbitrage

La F.I.F.A., la grande fédération mondiale de football, avait délégué deux représentants au Championnat du Monde : M. Jules Rimet, son distingué président, et M. Maurice Fischer, le dirigeant hongrois bien connu.

Pendant le voyage aller, ce dernier se préoccupa beaucoup de la question de l'arbitrage. Et il n'avait pas tort. Déjà, à cette époque, on avait pu constater que l'interprétation des règles du jeu n'était pas du tout uniforme dans les différents pays d'Europe. On pouvait donc avoir logiquement de sérieuses appréhensions, quant à l'uniformité, lorsque, comme ce serait le cas à Montevideo, l'on se trouverait en présence d'arbitres de différentes parties du monde et d'équipes aussi diverses que celles qui participaient à ce premier Championnat du Monde.

M. Fischer étudiait la question dans la quiétude des après-midi en mer. Il prépara une conférence à donner avant le début du championnat.

Tous les arbitres furent réunis dans le local de la Fédération uruguayenne, et M. Fischer y fit sa conférence, soumettant ensuite à la discussion générale les articles du règlement de jeu, au sujet desquels on aurait pu craindre des divergences d'interprétation.

Ce fut une réunion intéressante pendant laquelle on entendit, de la part d'arbitres sud-américains, des exposés, notamment au sujet du penalty, qui nous laissaient rêveurs. Mais il faut dire qu'ils se laissaient bien vite convaincre de certaines de leurs erreurs, à tel point qu'à l'issue de la réunion nous avions tous l'impression bien nette qu'une unité de vues avait été atteinte.

On croyait donc les arbitres « fin prêts », lorsque les deux équipes pénétraient sur le terrain pour disputer le premier match.

Mais il fallait bientôt déchanter. L'équipe européenne fut punie un très grand nombre de fois pour throw in, soi-disant irréguliers. Personne n'y comprenait rien. Et, flegmatiquement, l'arbitre argentin continuait à donner des freekicks presque à chaque throw-in.

A la mi-temps nous en eûmes l'explication. L'arbitre nous déclarait que les joueurs européens faisaient les throw-in en ne tenant pas les pieds perpendiculairement à la ligne de touche... Donc le règlement, disant que le joueur doit faire face au jeu, était appliqué dans son sens le plus strict... ses pieds devant former avec la ligne de touche deux angles absolument droits. Ce même arbitre sifflait des off-sides pour l'extérieur gauche, alors que l'extérieur droit était en possession de la balle et que le joueur puni ne pouvait donc en rien influencer le jeu.

L'arbitre en question était un véritable arbitre, un des meilleurs de son pays, et dirigeant fort bien la rencontre suivant ses principes. Par contre il y avait des pays n'ayant probablement pas voulu faire les frais d'amener un arbitre, mais qui voulaient tout de même être représentés dans le corps arbitral : ils avaient tout simplement désigné leur entraîneur comme arbitre.

Mais ne croyez pas que l'arbitrage était, en général, mauvais. Nullement. A part quelques exceptions, il y eut de très bons arbitres, même parmi les Sud-Américains, parmi lesquels les Uruguayens étaient encore les meilleurs, tels que Tejada, Lombardi, Matteucci, Vallarino, Alonzo et d'autres.

Les équipes

Les treize pays participants étaient répartis en quatre séries, chaque pays rencontrant les autres une fois. On dressa un classement par points, et les vainqueurs des quatre séries se classèrent pour les demi-finales.

C'était la meilleure façon pour avoir un nombre de matches suffisant pour pouvoir couvrir les frais.

Dans la première série, l'Argentine l'emporta en battant la France par 1-0, le Chili par 3-1 et le Mexique par 6-3.

La seconde série fut gagnée par la Yougoslavie — la grosse surprise — battant le grand favori, le Brésil, par 2-1, et gagnant facilement contre la Bolivie.

La troisième série fut l'apanage de l'Uruguay, triomphant péniblement par 1-0 du Pérou, mais plus facilement de la Roumanie, qui pourtant s'était bien défendue.

Enfin, la quatrième série vit la victoire finale des Etats-Unis se débarrassant de la Belgique et du Paraguay par un score identique : 3-0.

Ce furent certainement les quatre meilleures équipes qui arrivèrent ainsi en demi-finale.

Comme pays qui avaient laissé le plus d'impression, jusqu'à ce moment, nous pouvons citer, dans l'ordre : l'Uruguay, l'Argentine, les Etats-Unis, la France, la Yougoslavie et le Chili.

Le Paraguay jouait un jeu plein de finesse, dans le style des Argentins et des Uruguayens, mais il manquait l'énergie et, surtout, de la décision devant les buts. La Bolivie possédait une équipe de costauds, des gens très sympathiques, mais au jeu par trop rudimentaire pour bien figurer dans un pareil tournoi. Le Brésil fut une désillusion. Il y avait en ce moment des discussions entre les deux « capitales » du football brésilien : Rio de Janeiro et Sao-Paulo, et les joueurs de cette dernière ville n'avaient pas voulu faire le déplacement de Montevideo. Un joueur du Brésil fit merveille, le demi-centre, un nègre d'une agilité déconcertante, un athlète de la trempe d'Andrade. Le Mexique n'était pas mauvais, jouant un jeu énergique mais raisonné, tandis que le Pérou avait un jeu élégant, excellent contrôle de la balle, mais des combinaisons qui auraient pu être meilleures.

Des quatre demi-finalistes, l'Uruguay, l'Argentine et les Etats-Unis avaient laissé la meilleure impression. L'Argentine avait montré une bonne forme dès les premiers matches, tandis que l'Uruguay s'y était mis lentement, ne jouant pas bien du tout dans son premier match contre le Pérou, déjà mieux contre la Roumanie, mieux encore contre la Yougoslavie en demi-finale et étant à son apogée dans la finale. L'entraîneur uruguayen avait su amener son équipe au meilleur de sa forme au moment voulu.

Les équipes européennes

Bien que la Yougoslavie fût le seul pays européen qui ait réussi à atteindre les demi-finales, il faut dire que, de tous les pays européens, la France s'est le mieux comportée dans ce premier championnat du Monde. Une rencontre comme Argentine-France ne s'oublie pas. On se rappellera toujours la vaillance de cette équipe tricolore, se débattant avec la véritable furia française contre un adversaire de toute grande classe. On se rappellera toujours le jeu brillant de Thépot au goal — Thépot qui fut le meilleur goal-keeper de ce premier championnat du Monde — et de Pinel, un demi-centre surclassant, et de loin, Monti lui-même. La France fut battue par 1-0, sur freekick supérieurement transformé par Monti.

La Yougoslavie présentait également une très bonne équipe, mais il y manquait le mordant de l'équipe française. Ce pays eut la chance d'être tombé dans une série dont le favori, le Brésil, fut une désillusion.

La Roumanie eut un premier match très dur à supporter contre le Pérou et se comporta vaillamment contre l'Uruguay. On peut dire aussi que la Roumanie sortit avec honneur de ce premier championnat.

Quant à la Belgique, deux matches et deux défaites : 3-0 contre les Etats-Unis et 1-0 contre le Paraguay. La Belgique montra un jeu assez plaisant, mais d'une faiblesse rare devant les buts.

FIN

Voir « MATCH » n° 629-630.



La finale de la première coupe du Monde à Montevideo. De gauche à droite : Nasazzi, capitaine du onze d'Uruguay, John Langenus (l'auteur de notre article) et Ferreyra, capitaine de l'équipe d'Argentine.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 fr. 50, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.



Pour la deuxième fois l'Italie remporte la Coupe

mais lourds arrières hongrois, quand on remarquait le travail inlassable et heureux d'inters comme Ferrari ou Meazza, quand on suivait le jeu toujours intelligent d'un Piola qui immobilise à lui seul deux adversaires, on comprenait les causes de la supériorité italienne.

La Coupe est jouée ! Ne ménageons pas nos compliments à la « Squadra azzura ». Les Parisiens auraient voulu voir jouer les Brésiliens, troisièmes de la Coupe. Si le Brésil avait pu se qualifier, le stade olympique eût été à peu près comble. Mais le sort et le sport ont parlé.

Retenons de ce magnifique tournoi qu'il manque à l'équipe de France peu de choses pour pouvoir un jour accéder, elle aussi, à la finale. Elle a le feu sacré, l'improvisation, une technique améliorée. Il lui faut

des hommes en forme, des hommes capables de courir et de prendre de vitesse l'adversaire, des hommes qui pratiquent l'athlétisme et sachent se servir de leurs moyens physiques. Il faut aussi apprendre à nos joueurs les éléments du jeu d'équipe les plus importants, c'est-à-dire l'effacement de l'individu devant un camarade mieux placé et la justesse dans la précision de la passe.

Songeons, dès aujourd'hui, à la prochaine Coupe du Monde. En quatre ans, l'équipe de France peut arriver à se classer, et par la technique et par les brillantes qualités individuelles, parmi les meilleures équipes du monde.

RENE LEHMANN.

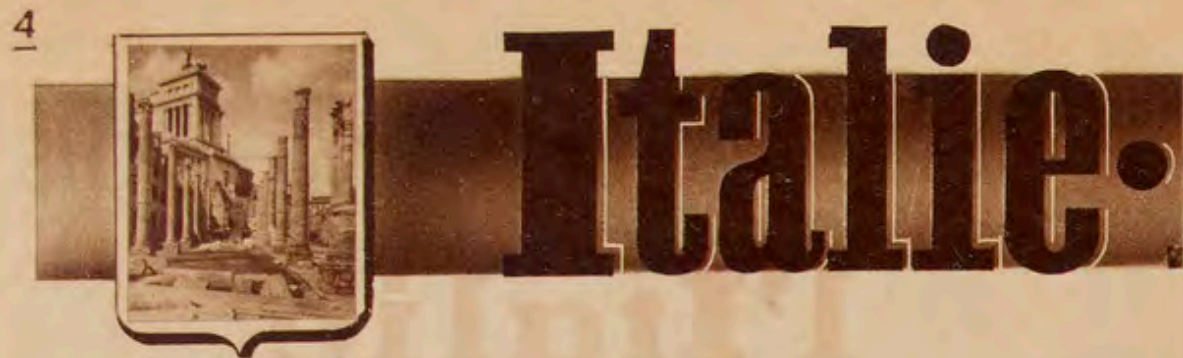
L'Italie a brillamment gagné la finale de la Coupe du Monde, parfaitement organisée par la Fédération Française de Football. On a souvent tendance à blaguer les pronostics, forcément fragiles, de la presse spécialisée. Il faut avouer que l'Italie a justifié les pronostics qui étaient presque tous en sa faveur. La finale, disputée à Colombes, par un temps gris de printemps (nous sommes pourtant en juin !), sous la présidence de M. Albert Lebrun, a obtenu un vaste et mérité succès populaire. Certes la colonie italienne était beaucoup plus importante que la colonie magyare, mais le public français, qui constituait la majorité, montra et par sa présence et par sa tenue parfaite à quel point il savait apprécier le football. Les Hongrois m'ont déçu. Autant ils avaient montré d'aisance et de finesse devant les Suédois, autant ils parurent lents, intimidés et sans ressort devant la très brillante équipe italienne. Ce que j'admire le plus chez les Italiens, c'est qu'ils ont su assimiler, eux, purs Latins, la technique anglo-saxonne et lui donner un ton, un rythme, un effet prodigieux. Leur condition physique impeccable contraste aussi avec celle de leurs adversaires. De beaux footballeurs, en vérité. Quand on voyait leurs rapides ailiers laisser sur place les robustes



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Les équipes finalistes de la Coupe du Monde sont présentées à M. Albert Lebrun, que l'on voit serrant la main à Meazza, le capitaine italien, par le général Vaccaro, que masque en partie M. Rimet. Au fond : M. Langeron, puis M. Vittorio Pozzo. Derrière le ballon, l'arbitre français Capdeville qui dirigea la rencontre.



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Bien parti sur le tir, Szabo arrêtera ce shot de Colaussi, qu'il masque en partie. De gauche à droite, on reconnaît : Lazar, Piola, Meazza, Ferrari, Szucs et Polgar.



Italie.

SUR le socle de l'objet d'art tout en or qui est confié, quatre années durant, au vainqueur de la Coupe du Monde, jusqu'à présent, deux dates : « 30 juillet 1930 : Montevideo, Uruguay bat Argentine par 4 buts à 2 » ; « 10 juin 1934 : Rome, Italie bat Tchécoslovaquie par 2 buts à 1 ».

Une troisième date est désormais à inscrire :

« 19 juin 1938 : Paris, Italie bat Hongrie par 4 buts à 2 ».

Car l'Italie vient de renouveler son grand succès d'il y a quatre ans. L'Italie, après avoir éliminé coup sur coup la Norvège d'extrême justesse (2-1 après prolongations), la France, plus difficilement que ne l'indique le score de 3 à 1, le Brésil par une différence d'un but (2-1), vient de marquer la supériorité de son football sur le jeu d'Europe Centrale en remportant, sur les footballeurs hongrois, une des plus grandes victoires de sa carrière.

55.000 spectateurs enthousiastes viennent d'assister à ce match de haute classe au cours duquel les poulains de Vittorio Pozzo n'eurent pas toujours la vie facile. Ils se heurtèrent, en effet, à une formation d'une technique peut-être supérieure à la leur, et, physiquement, admirablement entraînée, bien prête pour la lutte.

Ils réussirent à la dominer, cette équipe hongroise, qui a peut-être rarement été aussi forte, par leur vitesse, par leur esprit de décision, surtout par l'esprit moderne qui les anime.

Le onze d'Italie ne pratique pas un football banal. Il s'est mis, durant ces dix dernières années, au goût du jour.

Il sait qu'un long déplacement d'une aile à l'autre à travers tout le champ de jeu vaut mieux souvent que six petites passes précises qui ne font pas gagner suffisamment de terrain et font perdre du temps. Il a démontré cela par deux ou trois exploits d'une classe exceptionnelle. Je n'en veux pour preuve que le but marqué dix minutes avant la mi-temps par l'ailier gauche Colaussi sur une passe de Meazza.

L'Italie était alors attaquée et se défendait difficilement. Sans cesse, ses arrières devaient intervenir. Et c'est uniquement grâce à leur détente qu'ils parvenaient à brider les remarquables techniciens adverses.

La balle échut à Meazza, alors qu'il sortait de ses seize mètres, c'est-à-dire qu'à ce moment l'inter et capitaine de l'équipe transalpine se trouvait environ à quatre-vingt-dix mètres du but opposé. Il fit trois pas, chercha l'homme démarqué, se rendit compte que son ailier gauche était en bonne position d'attaque, lui fit sans la moindre opposition une passe de quarante mètres à travers le terrain. Et Colaussi put ainsi, car il avait immédiatement compris ce que voulait de lui son inter-droit, attaquer, aborder ses adversaires, se rabattre et marquer de façon irrésistible un but qui compta pour beaucoup dans la balance, car les Hongrois ne furent pas peu dépités de voir ainsi leur défense forcée au moment où ils dominaient le plus.

Eh bien, ce but est pour moi tout à fait caractéristique de la méthode italienne et du jeu du football moderne, tel que nous devons le pratiquer, nous, Latins.

C'est dans une atmosphère d'enthousiasme, en présence du président Lebrun et de toutes les personnalités mondiales du football moderne — M. Rimet en tête — que la rencontre Italie-Hongrie s'est ouverte au stade olympique.

Le début de la partie vit les transalpins prendre l'avantage grâce à leur plus grande détermination, à leur meilleure détente. Dès la sixième minute, le score était ouvert. Biavati, l'ailier droit, ayant reçu la balle, l'avait passée à Meazza et Meazza l'avait déplacée vers l'aile gauche. Colaussi, surgissant alors, la plaça de façon impeccable dans les filets de Szabo.

On n'était pas revenu de ce coup d'éclat, de ce départ en trombe qu'un véritable coup de théâtre se produisit. Une minute trente secondes plus tard, l'avant-centre Sarosi, servant de façon parfaite son ailier gauche Titkos, celui-ci imitant point par point Colaussi, doublait ses adversaires et plaçait un shot irrésistible dans les filets d'Olivieri. Le match commençait bien. Il se poursuivait passionnant.

Dès la seizième minute, à la suite d'une attaque de l'aile gauche, la balle, passant entre tous les pieds des attaquants italiens, échut en définitive à Piola qui la logea de façon très précise dans les filets de Szabo. Techniquement parlant, c'était le chef-d'œuvre de la rencontre. Et à cette minute même, les footballeurs d'Italie avaient démontré qu'ils savaient le cas échéant se hausser, par leur technique, au niveau de leurs adversaires.

Par la suite, et grâce à sa ligne de demis qui pratiquait un football de première classe, le onze hongrois reprit l'avantage et domina.

En début de match il avait gagné le toss. Il jouait avec le vent. Un vent pas violent, mais qui, toutefois, l'aidait dans ses entreprises. Il prit nettement la direction de la partie. Et, de longues minutes durant, les buts italiens furent en danger.

Il fallait voir alors comment Foni et Rava sans perdre ne serait-ce que d'une fraction de seconde, dégageaient leur camp envers et contre tous. Il fallait voir comment,



de la tête, Andreolo dominait ses adversaires. Comment Locatelli avait réduit à néant les efforts de l'ailier-droit Sas. Comment enfin, les deux inters Ferrari et Meazza, remplis, portaient une aide continuelle à leurs défenseurs.

Il arriva ce que j'ai dit plus haut : à la trente-cinquième minute, Meazza, surgissant et prenant la balle, fit cette fameuse passe à Colaussi qui permit aux Transalpins de marquer à nouveau et de mener à la mi-temps par 3 buts à 1.

On croyait désormais la partie jouée, tant l'équipe saur avait su, au moment précis où il le fallait, contenir sa rivale et se montrer plus décidée qu'elle. En vérité, on ne savait pas encore ce qui allait se passer et la suite démontra que le résultat n'était nullement assuré.

Lorsque M. Capdeville, qui fut un excellent arbitre, aidé dans sa tâche par MM. Wutrich et Krist, siffla le début de la seconde mi-temps, les Hongrois étaient vraiment décidés à produire le plus grand effort possible pour remonter leur handicap. A nouveau, ils reprirent, en dépit du vent contraire, la direction du match.

Ils avaient affaire à très forte opposition. Jusqu'à la vingtième minute, l'équipe transalpine tint bon. Mais dans un effort nouveau, à la 24^e minute, Vincez passant à Szengeller et Szengeller à Sarosi, l'avant-centre hongrois marqua un but de toute beauté.

Trois buts à deux ! Tout était remis en question. Et comme une partie de la foule manifestait une vive sympathie pour le renouveau des footballeurs d'Europe Centrale, ces derniers continuèrent à dominer, à contraindre leurs rivaux à une stricte défense.

Les Italiens ne procédaient alors que par échappées, mais par échappées particulièrement dangereuses. Témoin l'essai qui eut lieu à la 28^e minute de cette seconde mi-temps et qui permit à Biavati de faire un centre sur Piola et au leader d'attaque transalpin de plaquer un shot splendide que para non moins splendidement le goal-keeper Szabo.

La rencontre restait indécise. On se demandait si les Magyars n'allaient pas, dans un ultime effort, égaliser la marque et provoquer des prolongations, lorsqu'à la 38^e minute, la même phase de jeu que je viens de narrer se reproduisit.

Biavati réussit à passer ses adversaires, à centrer en retrait à Piola et ce dernier à marquer à Szabo le même but qu'il avait marqué huit jours plus tôt à Di Lorio au début de la seconde mi-temps qui avait alors permis au onze d'Italie de prendre l'avantage par deux buts à un sur notre équipe de France.

Désormais la rencontre était terminée. Il ne restait plus que neuf minutes à jouer. L'Italie avait deux buts d'avance. Elle avait tout ce qu'il fallait pour se défendre. Le score ne varia plus.

Et c'est dans un immense enthousiasme que le chef de l'Etat remit aux vainqueurs la Coupe qu'ils viennent de gagner pour la seconde fois consécutive, prouvant ainsi au monde entier les magnifiques progrès de leur football.

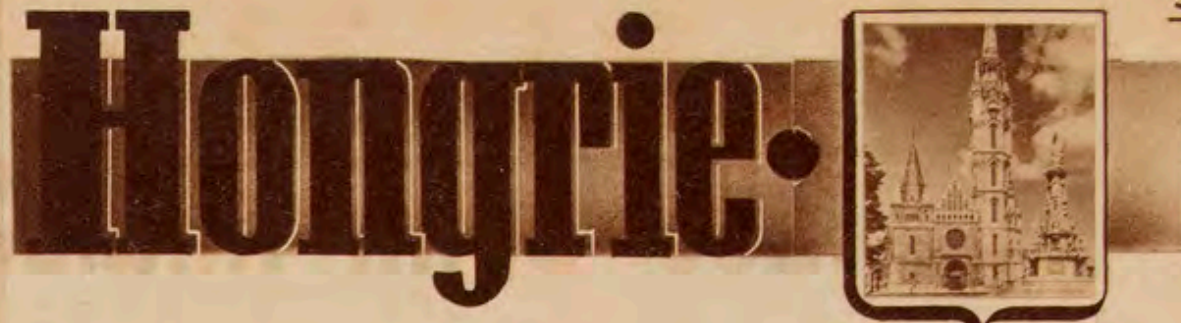
Dans l'équipe vaincue, la défense brilla moins — et pour cause — que jeudi dernier. Elle n'avait pas devant elle les mêmes attaquants.

La ligne de demis hongroise fut la force même de l'équipe. Szalai et surtout Lazar furent des demis ailes de premier ordre. Szucs par sa taille et son abaissement, par son sens de la place et ses longues passes, fut un demi-centre remarquable.

COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Sur une offensive magyare, Rava dégage de la tête, devant Sarosi, médusé. De gauche à droite on reconnaît encore : Sas, Andreolo, Szengeller, Serantoni, Foni et Olivieri dans ses buts.



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — La récompense ! La joie éclate sur les visages, mais le plus heureux est encore le commandeur Vittorio Pozzo, qui serre amoureusement l'objet d'art en or massif. A son côté, le général Vaccaro, grand maître du sport italien.



Hongrie.

parce qu'il a pris goût au football depuis qu'il préside la finale de la Coupe de France. Mais, auparavant, il était allé faire un tour à l'Hippodrome d'Auteuil, où se courait le Grand Steeple Chase de Paris.

M. Albert Lebrun est un véritable sportsman. Aussi, quand il fit son apparition dans la tribune d'honneur du stade de Colombes, des applaudissements nourris éclatèrent à son adresse. Il y eut une minute d'émotion quand, après les hymnes nationaux, il descendit l'escalier pour aller se faire présenter les vingt-deux joueurs par le président de la Fédération Française, M. Jules Rimet.

Ne devinant pas tout à fait ses intentions, à ce moment précis, les azzurri, en effet, dans leur désir de saluer la foule française, s'étaient retournés, si bien que lorsque M. Lebrun pénétra sur la piste pour leur serrer la main, ils avaient le dos tourné et la main tendue vers la tribune Marathon.

★

Dès le début, la rencontre s'avéra passionnante entre les deux équipes qui marquèrent chacune un but à un intervalle très restreint et entre les nombreux supporters qui avaient fait le déplacement. Ceux d'Italie étaient certes les plus nombreux, mais leurs cris scandés de « I-ta-lia, I-ta-lia », répondaient tout aussi nourris les cris de « Hun-ga-ria, Hun-ga-ria ».

Ce fut entre les deux camps une belle joute d'éclats de voix et d'encouragements frénétiques.

Quant au public parisien, il partagea également ses applaudissements et sut prouver qu'il était bien le meilleur public de France et le plus connaisseur.

Sur la fin du match, les « tiffois » avaient nettement pris le dessus sur les supporters hongrois, n'ayant du peu de ressort de leur équipe favorite. Quand l'Italie eut marqué le quatrième but qui consacrait à peu près définitivement sa victoire, les supporters italiens réclamaient sur l'air des lampions « Cinque, cinque ! ».

Mais le cinquième but ne vint pas. Quatre à deux c'était déjà suffisant.

MARIO BRUN.

Piola, le "Drake" continental

DEUX chefs d'attaque auront fait sensation durant la 3^e Coupe du Monde : Leonidas et Piola. L'un a ravi les « romantiques ». Il y avait en lui quelque chose de ce clown de Théodore de Banville...

L'autre, Piola, a satisfait les « classiques » et, pour notre part, nous le remercions de revenir, grâce à lui, sur la terre du ballon rond.

Piola, qui joue au Lazio de Rome, a été formé dans un club qui, de tout temps, a été la grande pépinière du football italien : le Pro Vercelli, une petite ville non loin de Turin.

Son premier grand match — 6 coincidence ! — Piola le fit même à Paris, sur le terrain du Red Star, et on n'a sans doute pas encore oublié celui qui fut l'éducateur de Piola, Ardissone, le demi-centre de Pro Vercelli.

Puis ce fut le Lazio, l'équipe d'Italie, la gloire, le triomphe...

Piola est un remarquable athlète et ses épaules sont tellement larges qu'il pourrait penser que son tailleur est un vilain flatteur qui excelle aux « rembourrages ». Mais au cours d'un match on s'aperçoit tout de suite que Piola est bel et bien un véritable costaud.

Les bogarres ne lui font pas peur et pourtant, à chaque partie, il est le point de mire des défenses adverses. C'est d'ailleurs un footballeur correct qui accepte sans sourcilier les boucassades et les charges.

Piola se venge en marquant des buts... Voilà tout !

On peut comparer Piola à Drake, l'avant-centre de l'équipe d'Angleterre, et s'il a moins de puissance que le joueur d'Arsenal, je crois qu'il est un peu meilleur footballeur. La pureté de ses ouvertures aux ailes a été très admirée, de même que son sens du démarquage... Piola ne reste pas figé à la limite de l'off-side... Il travaille, il parcourt du terrain... et il a, à l'usage, ses opposants.

Vous remarquerez que c'est surtout en fin de partie que Piola fait ses dégâts.

Une preuve éclatante qu'il est le plus fort...

Et, dans la vie, Piola, garçon simple et doux, s'en va roulant paisiblement ses larges épaules, tels les bons géants des légendes.

L'Italie lui doit beaucoup depuis deux saisons et Piola, le prototype de l'avant-centre moderne, restera pour les sportifs français un des plus grands acteurs de la magnifique Coupe du Monde que nous venons de vivre.

JEAN ESKENAZI.



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Une belle grappe humaine se dispute la balle devant les buts italiens. C'est Rava qui a réussi à s'assurer le meilleur sur Sarosi (de dos en l'air) que déséquilibre Serantoni. Au fond, Ferrari : de dos, Vincez.



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Une magnifique détente de l'arrière italien Rava, qui arrête net une descente hongroise sur laquelle Sarosi (à gauche) était bien lancé.



BORDEAUX (par béliogramme) : Brésil-Suède (4-2). — Voici sur une attaque brésilienne un arrêt du goal suédois Abrahamson, tandis qu'un de ses arrières le protège d'une charge éventuelle de Roméo. Derrière eux : Leonidas.

Vidons la Coupe...

L'immense foule qui se faisait un plaisir d'assister à la finale de cette troisième Coupe du Monde s'est montrée très sage et très prévoyante. Sage, parce que tout au long de la partie elle devait faire preuve de la plus stricte impartialité et ne pas avoir, notamment, la conduite qu'eut jeudi dernier la foule marseillaise quand les Italiens regagnèrent les visiteurs après leur victoire sur le Brésil. Prévoyante, parce que, de bonne heure, redoutant l'embouteillage et voulant s'assurer les meilleures places en se doutant bien que, sur la fin, les retardataires seraient les plus mal logés.

A la porte, bien entendu, malgré tous les efforts du service d'ordre, les revendeurs de billets étaient légion et d'aucuns firent encore d'assez gros bénéfices, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle ils écoulèrent leur marchandise et le prix qu'ils la vendaient. Songez qu'une tribune de 25 francs était couramment liquidée pour 75.

★

Le Président de la République, qui est un sportif éclectique, avait un programme bien rempli. Il avait tenu à honorer de sa présence cette finale de la Coupe du Monde.

Les demi-finales de la Coupe



ITALIE-BRÉSIL (2-1)

(Marseille, de notre envoyé spécial.)

LES tours de la Coupe du Monde se suivent et ne se ressemblent pas : il y a dix jours à peine, pour les huitièmes de finale, la Norvège avait surpris agréablement, tandis que l'Italie avait déçu; aujourd'hui, c'est le Brésil qui déçoit, tandis que l'Italie dont la victoire est régulière, le score qui la consacre ne représentant qu'imparfaitement sa supériorité, regagnait en bonne partie sa belle réputation.

Non pas, certes, qu'elle se soit encore montrée l'égale de certaines de ses devancières et, en particulier, de celle qui gagna la Coupe du Monde 1934 : elle n'a ni sa rapidité ni sa maîtrise. Mais son mérite fut de savoir prendre la mesure d'un adversaire inconnu d'elle et dont on disait grand bien; d'avoir su attendre le moment critique qui ne pouvait pas ne pas venir et, alors, d'avoir su en profiter.

Les points faibles de l'équipe brésilienne ne tardèrent pas à sauter aux yeux : sa ligne intermédiaire se tenait très éloignée de son attaque, créant ainsi un large espace vide dont Andreolo, Meazza et surtout Ferrari, grand stratège de l'équipe, profitaient pour y préparer et y déclencher des contre-attaques peut-être moins spectaculaires que les offensives brésiliennes, mais à coup sûr plus dangereuses.

Mais surtout la tripléte centrale brésilienne se montra d'une grande faiblesse, en l'absence de Tim et de Leodinas : à tel point que les trois hommes qui la composaient ne cessèrent de changer de place sans que leur rendement fût accru pour si peu. Et puis, les Américains du Sud s'épuisèrent en virtuosités agréables

à voir, certes, mais inutiles et tournant souvent à leur confusion : bons tripoteurs de balle pour la plupart, ils semblèrent ne pas avoir de tactique bien arrêtée et encore moins de méthode de marquage que leurs adversaires.

C'est à l'adresse et au courage de leur défense qu'ils durent d'arriver jusqu'à la onzième minute de la deuxième mi-temps sans avoir encaissé de but. Mais alors l'inévitable se produisit : une magnifique ouverture de Piola, qui avait livré une rude et victorieuse bataille à Domingos et Machado, mit Biavati en possession de la balle; Biavati, presque sur la ligne de buts, centra et, en pleine foulée, Colaosi repartit et logea la balle dans la cage.

Atterrés par ce coup du sort, les Brésiliens flottèrent, perdirent la tête, commirent quelques irrégularités : alors que la balle sortait, Domingos chargea brutalement Piola dans sa surface de réparation. Et ce fut le penalty que transforma Meazza.

Tout était consommé. Cependant, les Brésiliens se reprenaient par degrés, ce qui leur permit de sauver l'honneur deux minutes avant la fin par l'intermédiaire de Romo.

La marque est un peu étriquée pour les Italiens qui jouèrent mieux que contre la Norvège. Andreolo, notamment, donna satisfaction : ses adversaires directs étaient tellement faibles. La défense, Ferrari et les deux ailiers sont à citer.

Quant au Brésil, mieux vaut croire que son équipe a été handicapée par son match nul de mardi et par les modifications apportées à sa composition.

EM. GAMBARDIELLA.



MARSEILLE : Italie-Brésil (2-1). — C'est de toute justesse et grâce au bénéfice d'un penalty que l'équipe transalpine s'est qualifiée pour la finale de la Coupe du Monde. Voici un shot typique de Piola, que Martin a

MARSEILLE : Italie-Brésil (2-1). — C'est au tour de la défense italienne à être alertée. Mais le puissant pivot Andreolo est là. Et c'est lui qui s'assurera l'avantage de la tête sur Peracio. De dos : Rava. A droite : Locatelli, Foni et Patesko.

PARC DES PRINCES : Hongrie-Suède (5-1). — Les Hongrois se sont qualifiés sans pousser, devant une équipe à la technique inférieure et par trop flegmatique. Voici un arrêt spectaculaire du gardien suédois Abrahamson. A gauche : Sarosi et Jacobson.

HONGRIE-SUÈDE (5-1)

La demi-finale de la Coupe du Monde, disputée jeudi dernier au Parc des Princes, avait attiré un très nombreux public assez curieux de voir aux prises les classiques Hongrois et les Suédois, que l'on parait, si j'ose dire, du prestige scandinave, à la suite de la belle tenue de la Norvège dans la Coupe du Monde. Mais la déception a été générale. Les Suédois ont été nettement dominés par les Hongrois, qui n'ont même pas eu à s'employer à fond pour gagner par un score très net de 5-1 (à la mi-temps, 2-1).

Certes, les Suédois eurent un départ foudroyant, puisque le premier but fut marqué au bout de 35 secondes de jeu par l'ailier droit suédois. Mais, après un quart d'heure de jeu où la Hongrie, peu à peu, sut s'organiser et prendre la mesure de son courageux mais insuffisant adversaire, il devint clair et même inéluctable que la Hongrie triompherait de loin.

La partie n'a pas été déplaisante. Elle a été jouée avec une correction et une gentillesse agréables, et bien arbitrée par le grave M. Clercq. Que pouvaient faire les Suédois, impulsifs et brouillons, pratiquant un hométe football d'amateurs, devant les Hongrois, actifs,

précis, subtils et merveilleux « tripoteurs » de balle. Ils auraient pu, par des échappées et des renversements de jeu, essayer de troubler l'athlétique défense magyare. Mais ils se contentèrent de partir franchement à l'attaque et de multiplier des petites passes latérales ou en retrait que l'adversaire interceptait à volonté. La maladresse de leurs avants s'avéra bientôt incurable.

★

On pensera donc que les Hongrois, sûrs du résultat, ne se sont pas fatigués outre mesure. Ils nous ont donné quand même le spectacle de leur homogénéité, de leurs talents, de leur souplesse de professionnels bien entraînés. Une pareille ligne d'avants où Sarosi, Titkos, Zsengeller brillent d'un particulier éclat nous fit admirer des combinaisons habiles et directes des plus réussies. L'activité des demis, des arrières et de Szabo, le gardien de buts, fut également parfaite. Qui citer chez les Suédois ? L'ailier droit Nyberg parut le plus doué et le gardien Abrahamson eut deux ou trois belles interventions.

RENE LEHMANN.



PARC DES PRINCES : Hongrie-Suède (5-1). — Titkos a centré et Zsengeller (au sol à gauche), reprenant de volée, a shooté au but. Alors que la balle allait sortir, le demi centre suédois Jacobson l'a malencontreusement détournée dans les filets. Et

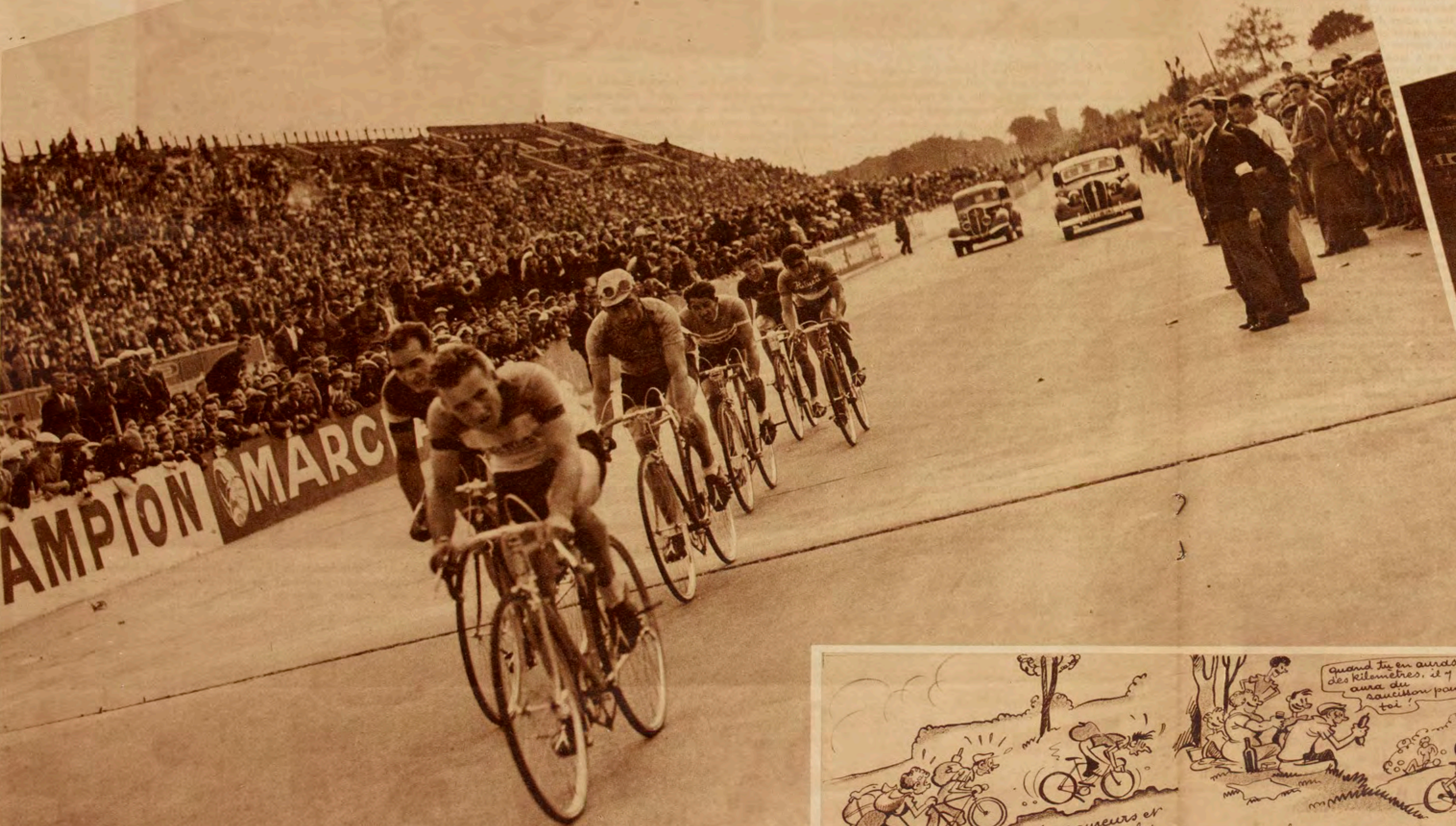
PARC DES PRINCES : Hongrie-Suède (5-1). — Le troisième but hongrois. Titkos, de son aile, a fait un centre-shot merveilleux de précision qu'Abrahamson, malgré un plongeon judicieux, n'a pu parer, gêné qu'il était par le poteau. A g. : Zsengeller.



PAUL MAYE, champion de France cycliste sur route

MONTLHERY. — La première échappée. De gauche à droite : Laurent, l'homme de la journée ; Vietto, Charles Pélissier et Lesueur.

L'arrivée au sprint de Maye. De gauche à droite : Ducazeaux, Marcaillou, Vietto, Lapébie, Laurent et Maye.



Vue d'avion. La foule se rue de tous côtés pour féliciter le héros de la fête, après l'arrivée.

Passage devant les tribunes, au dernier tour. Paul Maye mène devant Lapébie, Laurent, Marcaillou, Vietto et Ducazeaux.



LE SPRINT DE MAYE LUI VAUT LE MAILLOT TRICOLORE

Paul Maye, nouveau champion de France, ne redoutait qu'un homme, dans la course : René Le Grevès.

Il pensait, non sans raison : « Si je suis à l'arrivée, Le Grevès y sera aussi. Mais le battre, je n'ai pas le sprint ? »

Disposant de moyens semblables à ceux de Le Grevès, Paul Maye raisonnait sagement. Le Grevès ayant, une fois déjà, triomphé à Montlhéry et terminant également second l'année précédente.

Pourquoi Paul Maye n'aurait-il pas son jour, puisqu'il était bien préparé et qu'il se sentait en pleine possession de ses moyens ?

Il lui fallait éviter Le Grevès...

Et, durant toute la première partie de la course, Paul Maye copia l'allure de son rival. Il eut quelques élans bien vite réprimés : si Le Grevès restait sage, il fallait l'imiter.

Par la suite, lorsqu'il fut décollé avec Le Grevès et Oubron, Paul Maye ne voulut pas mener.

Des voitures suiveuses, on le voyait hocher la tête pour répondre aux invitations de René. « Non, semblait-il dire, je ne peux pas, je n'ai plus de forces... »

Le Grevès et Oubron roulèrent pour lui. Le premier, qui n'était déjà pas tout à fait dans son assiette, s'usa à ce jeu, et il fut atteint moralement quand Paul Maye lui démarra sous le nez, après les Biscornes, alors qu'il ne restait plus qu'une centaine de mètres pour retrouver Roger Lapébie, Ducazeaux, Laurent, Lesueur, Speicher, Marcaillou et Vietto.

Le Grevès et Oubron durent serrer les dents pour reprendre contact, alors que Paul Maye était déjà en tête, menant à bonne allure.

Au tour suivant, Le Grevès était définitivement lâché, avec Speicher et Oubron.

Paul Maye était libéré d'un gros souci.

Et c'est cette manœuvre qui lui valut peut-être le maillot tricolore qu'il portera maintenant pendant un an, après Speicher, Le Grevès, Roger Lapébie, Louviot, qui, l'un et l'autre, firent de leur mieux pour s'octroyer à nouveau le fameux « paletot ».

Vaines échappées.

Souvent, le Championnat de France a été marqué par des échappées retentissantes. Mais rarement elles furent aussi nombreuses qu'en ce dimanche de juin, doté d'un ciel d'automne, et rarement, aussi, elles furent si stériles.

Le Niçois Raoul Lesueur, le premier, entreprit de tenter sa chance. Partir dès le troisième tour, comme il le fit, c'était folie pure. Il n'atteignit d'ailleurs pas la fin de l'épreuve, s'effondrant près du but, s'étant sottement vidé tout au long de la matinée. Et pourquoi ?

Laurent, tout aussi malhabile que Lesueur — mais combien merveilleux dans l'action —

se dit qu'après tout le Niçois était peut-être dans le vrai. Il partit également, emmenant Charles Pélissier, désireux, certes, d'aller de l'avant, mais assez adroit pour ne jamais se livrer à fond, préférant profiter des efforts des autres.

Vietto eut ensuite une inspiration de génie : il s'en fut, solitaire, pour rattraper les leaders. Ce fut joli comme tout. Mais aussi joli qu'inutile. Il est vrai que Vietto, si souvent décrié, tenait à nous épater.

Il n'y avait pas de meilleure manière...

Au dixième tour, par exemple, plus de fuyards.

Marcaillou, Lesueur et Thiéhard s'imaginèrent être plus heureux au tour suivant, Maye, Laurent et Vietto ayant pris une centaine de mètres en s'amusant.

Toujours Lesueur...

Peine perdue, bien entendu, et regroupement à peu près immédiat.

Essais insensés, mais pénibles, trop pénibles pour permettre à leurs auteurs d'atteindre, frais et dispos, les soixante derniers kilomètres.

Speicher rageur...

Georges Speicher fit des siennes. Charles Pélissier venait de disparaître. Lesueur n'était plus très « chaud ». Thiéhard, non plus, ainsi que Vergili, trop ardent durant les premières ascensions de la côte Lapize.

Malchanceux, Jaminet, Louviot, Lauck et Cloarec avaient abandonné.

Speicher démarra dix fois. Dix fois il fut rejoint. On se méfiait de lui. Il ragea, perdit son bel équilibre, oublia de mesurer ses élans, se conduisant comme un enfant de troupe, lui, le vieux grognard. Il se perdit tout seul. La défaillance l'atteignit comme une balle perdue. Il ne l'attendait pas. Le coup fut rude.

Ducazeaux eut raison

Autant les Lesueur, Vietto, Laurent eurent tort de montrer les dents sans raison, autant Ducazeaux courut adroitement en s'enfuyant alors qu'il ne restait plus que deux tours à accomplir.

Il s'était réservé jusque-là. Toujours dans les roues, il n'avait pour ainsi dire pas été à l'ouvrage. Attendre le sprint ? Non, puisque Maye le barrait. Et Ducazeaux prit cent mètres dans la côte Lapize, cent mètres qu'il défendit vaillamment, mais pendant un tour seulement. Il lui manqua quelque kilomètre, et si Lapébie, Maye, Laurent et Marcaillou s'étaient observés, il eût tout de même trouvé en lui les ressources pour tenir. Pour son malheur, les autres ne jouèrent pas les chiens de faïence.

Le sprint

Ducazeaux rentré dans le rang, le sprint

apparut inévitable entre Paul Maye, Lapébie, Laurent, Marcaillou, Vietto et le fuyard malheureux.

Vietto tenta bien sa chance dans la côte Lapize, après que Laurent eut démarré au virage du Gendarme, mais ils s'étaient trop sérieusement livrés jusque-là pour démarrer assez puissamment. Ils ne prirent que quelques mètres vite comblés. Et ce fut l'enlèvement, au long des tribunes noires d'une foule ardente et indisciplinée.

Dire ce qu'il fut ?

C'est tout simple. Maye partit aux deux cents mètres, brutalement, prit deux ou trois longueurs... qu'il conserva avec le sourire, se payant le luxe de terminer relevé... et champion de France 1938-39.

Succès désiré

Cette victoire, Paul Maye sentit qu'il pouvait l'obtenir et, samedi, rendant visite à son directeur sportif, Ludovic Feuillet, aux cycles Alcyon, il lui fit cette confidence :

« M'sieu Ludo, je ne serai certainement pas loin du premier, demain. Je vous le promets... »

Paul Maye l'affirma encore en se rendant au départ.

Maye, qui doutait de lui cet hiver, au point de vouloir, après tant d'autres, « ne tenter qu'un dernier essai », est aujourd'hui champion de France.

L'avenir s'est brusquement éclairé.

Paul Maye n'en restera pas là, ayons-en l'assurance.

Le voici d'ailleurs appelé à devenir le sprinter de l'équipe de France du Tour...

FELIX LEVITAN.

Le classement

1. Paul Maye, les 250 kilomètres en 6 h. 50 m. 38 s. ; 2. Sylvain Marcaillou, à 3 longueurs ; 3. Marcel Laurent, à une demi-longueur ; 4. S. Ducazeaux, à 1 roue ; 5. Roger Lapébie, à 1 roue ; 6. Vietto, à 2 long. ; 7. Speicher, à 17 sec. ; 8. Oubron, m. t. ; 9. Le Grevès, à 3 m. ; 10. Vergili.

★

Toujours premiers !

Le Championnat de France sur route (professionnels) est une nouvelle victoire pour les CHAINES BRAMPTON ET RENOLD, qui triomphent avec Paul Maye, sur bicyclette Armor.

Un gentil pique-nique...

un beau dimanche...

Ciel gris ; temps menaçant ; on avait tellement appréhendé, la veille, que le soleil dispensât, comme il le doit, ses plus chauds rayons en ce dimanche du Championnat de France qu'on a été presque heureux de ce changement d'aspect du ciel et des choses. La tribune de Montlhéry paraît, en effet, toujours plus fragile. Elle est triste et redoutable quand le soleil la quitte. Les intempéries ont eu raison d'elle.

★

Mais le temps douteux n'a pas arrêté l'ézode des cyclistes vers Montlhéry. Si l'on ne savait que le vélo est en pleine prospérité et que la vogue du tandem est toujours plus

marquée, on le découvrirait sur la route. Jamais on n'avait vu tant de cyclistes gagnant Montlhéry. Les rallies ont du bon. Ils sont un des meilleurs moyens de diffusion du vélo.

Les opérations traditionnelles du départ et du betting. Qui veut du Paul Maye ? du Speicher ? du Fréchaud ?

« Il ferait plus chaud, qu'on le supporterait », m'a dit Robert Joly, qui cultive à peu près comme Eugène Lion entretient ses cheveux. Mais le confrère qui a appuyé la chance de Lauck en a pris un grand coup dès le premier tour. Lauck avait crevé et tous espoirs devaient s'envoler. Et tel autre qui avait eu la chance de se voir offrir vingt contre un pour Louviot pouvait craindre pour son pronostic au second tour qui voyait Louviot attardé par une crevaillon. Mais il est coriace, ce Louviot. Il grinçait des dents d'or.

C'est alors que la tribune fut évacuée par ses occupants. Ils allaient au bois pour déjeuner. Car, si l'on vient à Montlhéry pour voir les coureurs, on y vient aussi pour déjeuner sur l'herbe. Boîtes de sardines et litrons accompagnèrent le brignolet imposant. Mais, à une heure, les positions étaient reprises à la côte Lapize comme aux tribunes, la côte paraissant toutefois nettement préférée à l'escalier. On avait applaudi, au passage, Lesueur qui, dès le troisième tour, s'en allait détachant son indéfrisable « Raoul », si blonde... On avait plaint Jaminet, qui avait crevé au moment où ce mécompte devient grave, c'est-à-dire lorsqu'il se produit loin d'une roue de secours.

★

Mais voulez-vous que je me permette de vous dire quelle impression m'ont laissée les premières heures de la course ? Je dis les premières, parce que les deux dernières sont toujours passionnantes. C'est celle-ci : on vient au Championnat de France parce que c'est le Championnat. Cela, c'est la mystique du sport. On y vient d'autant plus facilement que le Championnat est, pour les spectateurs, un excellent voyage à vélo ; pour ceux qui font partie du « monde » du vélo, la seconde occasion de se retrouver au cours de l'année, la première étant les Six Jours ; et puis c'est, pour tous, un gentil pique-nique, un beau dimanche.

★

L'an prochain, le Championnat de France sera peut-être sans concurrence. Mais aura-t-il pour théâtre l'autodrome de Montlhéry qui lui convenait si bien, un autodrome restauré parce que les pouvoirs publics s'y seront intéressés pour faire cesser son agonie ? Il faut l'espérer, pour deux raisons : la première, c'est que sa piste routière convient parfaitement à une manifestation de ce genre ; la seconde, c'est qu'il serait difficile de trouver un autre parcours qui puisse donner les mêmes possibilités. Plaidons pour la conservation de l'autodrome. En plaidant pour l'autodrome, nous prêcherons pour notre saint.

★

Je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme à l'arrivée. Il n'est pas une enceinte qui permette mieux que l'autodrome d'enregistrer l'ampleur. On avait fait une barrière pour corriger quelque peu les enthousiasmes débordants. On ne put arrêter le flot. Et si ce délire collectif est quelque peu gênant, pour l'intéressé direct d'abord, reconnaissons franchement qu'il donne la mesure de l'énorme succès que connaissent les sports. Et nous ne travaillons qu'à l'assurer.

RENE BIERRE.



MONTLHERY : Championnat de France sur route. — La côte Lapize... Speicher, ici, l'escalade en tête, précédant, dans l'ordre, Roger Lapébie, Jaminet, Ducazeaux, Oubron, Vergili, tandis que Raoul Lesueur grimpe tout à l'extérieur.

Van Teemsche, champion de Belgique Amberg, champion de Suisse

La France n'est pas la seule à connaître son champion cycliste professionnel. Alors que les Parisiens se pressaient par milliers, à Montlhéry, pour applaudir Paul Maye, les Belges, à Francorchamps, fêtaient Van Teemsche, tandis que les Suisses encourageaient un Amberg en meilleure forme que jamais.

Si l'on connaît bien Amberg, en France, où on le vit fréquemment à l'œuvre, dans le Tour, on connaît moins le Belge Van Teemsche qui est un coureur de valeur, certes, mais qui jamais encore n'avait réussi à s'imposer au premier plan.

Van Teemsche fut constamment au premier plan, à Francorchamps, et, au sprint, il se montra irrésistible. Il doit d'ailleurs aller très vite, pour avoir réussi à battre le robuste Hubert Deltour, qui s'est souvent flatté d'être aussi rapide qu'Eloi Meulenberg, sinon plus.

Deltour, bon dans Paris-Saint-Etienne, a montré, là, son net retour en forme, qui pourrait fort bien être pris en considération par la Ligue Vélocipédique Belge en vue du Tour de France.

Certains sélectionnés du Tour n'ont pas été des plus brillants, en effet, à Francorchamps, et l'on disait, ouvertement, en Belgique, hier, que l'équipe du Tour serait remaniée.

On y verrait maintenant Vlaemynck que nous n'en serions pas étonnés. Vlaemynck a encore terminé avec les leaders, prouvant qu'il était aussi fort que lors des dernières courses qu'il fournit en France.

Et Kint, de son côté, toujours aussi régulier, a terminé troisième. **GEO TZOR**

Le Grand Prix de Saint-Denis

Quelques futurs participants au Tour de France, le vainqueur du Wolber 1938, Naisse, et les meilleurs éléments des grands clubs parisiens disputaient dimanche le 5^e Grand Prix de Saint-Denis. Menée à 40 de moyenne cette épreuve fut l'occasion d'une belle victoire pour Pompilio. Le champion de Paris fut de toutes les fugues, et on lui doit d'ailleurs une des principales algarades de cette course, en forêt de Villers-Cotterêts.

L'arrivée fut disputée au sprint, entre hommes qui furent bien les meilleurs de la course : Pompilio, son camarade de club Pedrali, le vainqueur du Wolber Naisse, et Carini.

Naisse était le plus fort en fin de parcours. Il fit une belle course, mais on peut lui reprocher, se sentant moins vite au sprint, de ne pas avoir tenté sa chance dans la côte de Verberie.

Fournier, après un bon début de course, fut accidenté de même que Tanneveau. Mallet fut blessé assez sérieusement à mi-parcours après avoir très bien figuré, et Goutorbe, régulièrement lâché. Une mention spéciale toutefois à Berthelot, Cardoni, Carapezzi, qui se distinguèrent au cours de cette épreuve. Dans l'ensemble, l'U.V.P. domina nettement et la victoire de ses champions est la juste récompense de la belle course d'équipe que fournirent les Médinger, Berthelot, Cardoni et autres Delahaye.

LE STUDIO « FRANCE-PRESSE »

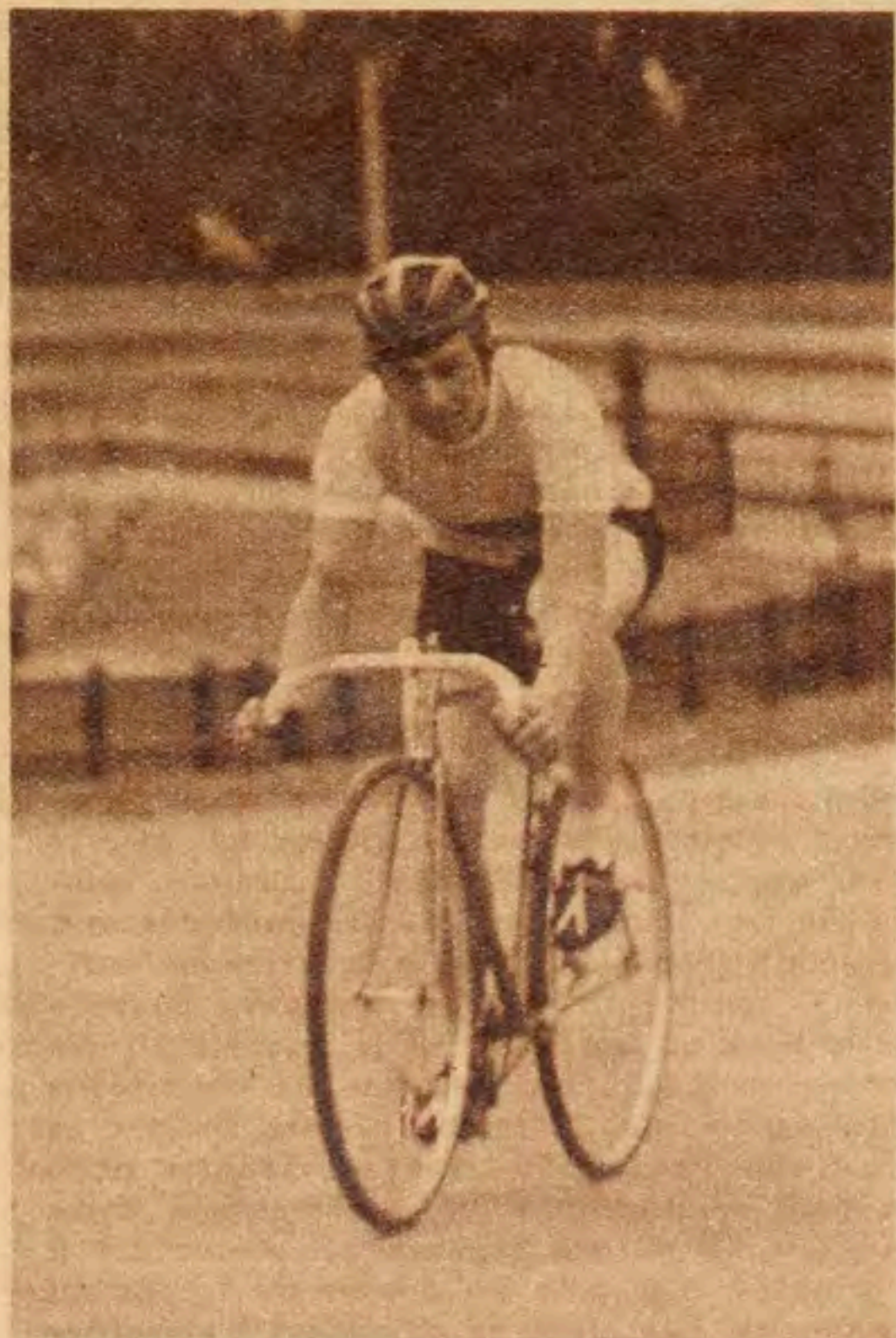
Champion des Photographes

Photographe des Champions

100, rue Réaumur — Tél.: Gut. 80-60

Bluemels

La Pompe Type Tour de France



Lionel Talle, qui a accompli de brillantes performances, sur la route, depuis le début de saison, et qui est déjà sélectionné pour représenter la France dans le Championnat du Monde sur route des amateurs.

LE TOUR A L'HORIZON

Il y a un an...

...Gallien grimpait le Galibier en tête...

C'ETAIT en juillet dernier.

En levant les yeux vers le ciel lourd de nuages, on distinguait nettement les champs de neige marquant le sommet du Galibier.

Sur la route luisante de pluie, les voitures suiveuses étaient sans cesse plus nombreuses dans le sillage d'un long jeune homme grimant allègrement : Gallien... Pierre Gallien...

Déjà les envoyés spéciaux des journaux avaient tracé fébrilement son nom sur les feuillets froissés qu'ils avaient tendus aux téléphonistes impatients de jeter la nouvelle à travers le monde : Pierre Gallien en tête dans le Galibier...

Et sur la route sans cesse plus étroite, et au bord de laquelle on trouvait, champignons géants, les tentes des chasseurs alpins en manœuvres dans le col, Pierre Gallien poursuivait, irrésistiblement, l'escalade qui allait en faire l'homme du jour.

Sur son front, la sueur perlait. Dans ses yeux, on lisait l'enthousiasme de la jeunesse. Ses jambes fines et nerveuses fournant à un rythme accéléré émerveillèrent Antonin Magne, suiveur d'occasion.

Le vieux champion sentit son cœur se serrer. Le gosse allait-il tenir ? Antonin Magne se pencha vers lui. De sa voix sourde, il lui cria quelques conseils... Il n'osait le faire... Gallien était individuel, et il était journaliste, non pas conseiller technique.

Il lui fallait tenir son rang.

Mais aussi comment ne pas entretenir cette flamme si pure qu'on craignait voir s'éteindre brusquement ?

Antonin Magne passa outre.

Et chacun fit comme lui. Gallien, c'était devenu notre poulain, à tous, suiveurs émerveillés par son attaque inattendue. On savait Bartali tout près. On eût aimé que le champion transalpin ne rejoignît pas le novice trop près du but, afin de ne pas provoquer le découragement du gosse tendu vers la victoire...

Minutes émouvantes qu'on se plaît à revivre, à la veille d'un nouveau départ dans le Tour, assis à un bureau, devant une machine à écrire bruyante, abrité, par un store épais, d'un soleil magnifique dont on recherchera volontiers la morsure dès qu'on aura gagné la grande route, fuyant la ville fiévreuse pour la montagne silencieuse.

En pensant à Gallien, on aimerait vieillir d'une quinzaine en l'espace d'une nuit, pour nous éveiller, accroché aux flancs humides des Pyrénées, dans le sillage du héros dont nous avons déjà chanté les louanges, et pour lequel nous retrouverons bien des couplets nouveaux...

Que fera-t-il ?

Mais l'ère des Fées est passée. Le temps n'obéit plus à une baguette, fut-elle magique. Il chemine au tic-tac des pendules. Au matin du quatorze juillet nous roulerons vers les Pyrénées. Dans le lot bariolé des concurrents,

nous chercherons Gallien des yeux. Nous le retrouverons perdu au sein du peloton, son corps si mince posé harmonieusement sur sa machine. Nous lui demanderons, inquiets : « Ça va, Pierre ? » Et nous souhaitons qu'il nous réponde, tout sourire : « Oui, ça va... »

L'Aubisque sera là, pointant dans l'horizon imprécis, avec ses deux milles mètres de pierres et sa neige piétinée et noircie par la foule.

Gallien grimpera...

Comment ?

Depuis douze mois, c'est la question qu'il se pose.

Il n'a vécu, depuis son coup d'éclat du Galibier, que dans l'espoir de le renouveler.

A tous, il a demandé la confiance, aux sélectionneurs en particulier.

— Laissez-moi faire, a-t-il supplié, ne m'obligez pas à gagner ma sélection, j'arriverai au point au départ du Tour.

On lui a dit : « Oui ».

De mois en mois, de semaine en semaine, de jour en jour, enfin, on a été moins confiant. Ayons la franchise de le dire : Pierre Gallien a passé si inaperçu, dans les différentes courses qu'il accomplit, qu'on se prit, de temps à autre, à regretter l'enthousiasme qui l'accueillait lorsqu'il sollicita les pleins pouvoirs pour diriger sa préparation.

Nous avons honte de nous, si près du Tour.

Mais c'est un aveu qui n'efface pas les doutes qui nous ont assaillis et sournoisement troublés, et que nous n'avons pas chassé de nos esprits alors que nous pouvions le faire.

Que celui qui n'a pas dit, inquiet, en parlant de Gallien : « Que fera-t-il dans le Tour ? » lève la main !

Et que ceux qui ont murmuré, méchamment : « Il n'a jamais réussi qu'une bonne montée du Galibier... » baissent les yeux, fâchés d'avoir altéré un souvenir magnifique entre tous.

Ceux qui partent vers la gloire

Les deux routiers, vedettes du moment, sont Naisse, le vainqueur du Grand Prix Wolber ; Pirmez, le coureur belge vainqueur du Circuit de Paris et de Paris-Saint-Etienne. Ce n'est pas tout à fait la même gloire, sera-t-on tenté de dire. A cela nous répondrons que si la gloire se mesure, on a estimé, en France, que Naisse fera partie de l'équipe nationale du Tour de France et que la Ligue vélocipédique belge, qui sélectionne l'équipe nationale, n'a pas retenu Pirmez pour en faire partie. Et nous dirons encore que Naisse s'est montré dans le Wolber coureur complet : un rouleur et un grimpeur, tout comme Pirmez dans les deux courses qu'il vient de gagner. Le jeune Belge qui était encore inconnu pour nous lorsqu'on épinglait son dossard au départ du Circuit de Paris, qui roulait avec aisance lorsque nous le passâmes sur la route de Fontainebleau allait sprinter magnifiquement sur la piste du Parc des Princes pour battre Hardiquet et connaître sa première grande, belle et éloquente victoire. Quatorze jours après il faisait peut-être mieux encore dans Paris-Saint-Etienne, en deux étapes.

Pour ceux qui ont suivi les courses sur route depuis plusieurs lustres — si les voyages forment la jeunesse, ils permettent, la jeunesse passée, de faire des comparaisons — il semble bien qu'on puisse voir en Georges Naisse un coureur montrant les possibilités qu'affirma Georges Speicher, lorsqu'il termina, il y a six ans, second de ce même Grand Prix Wolber que gagnait Archambaud. L'ancien coureur du C. S. I. arrive à ce qu'on pourrait appeler son épanouissement physi-

que complet au même âge et dans les mêmes conditions qui marquèrent, pour Speicher, le commencement d'une carrière devant faire de lui, en cinq ans, un champion du monde, un gagnant du Tour de France et un champion de France. Et cette comparaison nous amènerait à penser que l'équilibre complet d'un coureur routier peut se manifester vers et après la vingt-cinquième année — Speicher, Antonin Magne, Charles Pelissier, Naisse furent ou sont dans ce cas — si nous n'avions un autre cas, le cas Pirmez.

On peut identifier le coureur belge Pirmez au coureur déjà oublié que fut Julien Delbecq, qui dura peu, ou au coureur que fut Georges Ronssse qui fut un magnifique routier avant d'être un excellent stayer. Même rapidité au départ sur le chemin du succès. En 1926 Delbecq gagnait Paris-Roubaix et finissait second de Bordeaux-Paris derrière Adelin Benoit. On le retrouve par la suite dans le Circuit de Champagne. Quant à Georges Ronssse, il gagna son premier Bordeaux-Paris en 1927 — il en a gagné 3 — et fut champion du monde en 1928 et 1929. Delbecq, Georges Ronssse, et Pirmez étaient jeunes il est vrai, Georges Ronssse était même très jeune. Si Naisse peut fournir la même carrière que Speicher, souhaitons à Pirmez, qui imita Delbecq, d'atteindre à la gloire de Georges Ronssse.

Nous avons eu, en France, un coureur qui « partit » comme Delbecq et Pirmez, mais qui fut assez rapidement stoppé ; il s'appelait Jean Maréchal.

RENE BIERRE.

Le style souple et coulé de Gallien durant la montée du Galibier, dans le « Tour » de 1937.

Quel courage !..

Il a fallu du courage à Gallien pour aller son petit bonhomme de chemin sans s'arrêter aux appréciations peu flatteuses qui surgirent, à son passage, après chaque course médiocre.

« On n'a pas vu Gallien, dit-on la première fois. Il est vrai qu'il se prépare pour le Tour... »

Et, l'oubli venant, la malveillance naturelle de l'homme reprenant aisément le dessus, on s'en vint à affirmer, au lendemain d'une sortie malheureuse : « Gallien est toujours hors de forme... » pour arriver à prétendre, tout récemment : « Gallien a raison de courir le Tour du Luxembourg, pour trouver une « cadence » qu'il a vainement cherchée. Le Tour est si proche... »

Gallien n'a pas bronché.

Nous sommes quelques-uns qui savons qu'il fut douloureusement affecté. Jamais, pourtant, il n'eut un geste de désespoir, une parole de regret, un cri de vengeance.

Il attend le Tour de France.

Il attend le cœur gros d'espoirs, conscient d'avoir sagement travaillé, persuadé qu'on finira par rendre hommage à son labeur obscur et minutieux.

S'il rate sa sortie, Gallien pourra laisser couler ses larmes au long de ses joues creuses, dans l'instant de désespoir qui en fera, malgré son ardente volonté, le pantin démolé de la légende.

Mais, s'il réussit, qu'il conserve son sang-froid et se contente des paroles modestes qu'il a l'intention de prononcer à l'oreille de ses détracteurs d'hier :

« C'est votre confiance à tous qui m'a permis d'arriver au Tour de France en pleine possession de mes moyens. »

La banalité du propos voilera à peine son ironie.

Magne, Gallien !

Juillet...

A Pau, dans les rues surchauffées, les lampions frémiront sous le vent léger de la montagne.

On aura dansé, dans la nuit, pour fêter autant le passage du Tour, que l'insurrection des Parisiens de 89 et la prise de la Bastille, alors que les routiers auront profondément dormi dans l'attente de la bataille décisive de l'Aubisque et du Tourmalet.

Antonin Magne rencontrera, au petit déjeuner, son poulain de l'année précédente. Cette fois, ils seront tous les deux de la partie. L'ancien et le jeune. Le maître et l'élève. Nous aimerions que « Tonin » eût pour l'homme qui le prit pour modèle quelques paroles d'encouragement, et nous serions comblés si l'ascension pénible du col nous révélait, unis dans l'estocade, Antonin Magne et Pierre Gallien, également appliqués, également volontaires, également douloureux mais confiants...

Le paysage pourra perdre de son charme, nous n'en éprouverons nul regret.

Le spectacle sera sur le sol cahoteux, et non sur les flancs affreusement couturés de la montagne.

Gallien tendant à Magne son bidon rempli d'eau...

Un geste machinal, mille fois répété depuis trente ans, mais qui sera l'hommage du disciple à son maître.

Juillet...

Et si la brutale réalité se substituait intégralement au rêve !

FELIX LEVITAN.

Nette victoire de la Pologne sur la France en athlétisme

Varsovie (de notre envoyé spécial).
 Le premier France-Pologne était aussi la première rencontre internationale de nos athlètes cette année. A ce double point de vue, il était intéressant, car si maintenant la France veut rencontrer la Pologne, qui lui était très inférieure il y a une dizaine d'années, c'est que, ou l'athlétisme français suit toujours la courbe descendante constatée depuis longtemps, ou l'athlétisme polonais est, au contraire, en progrès, et une confrontation entre les deux pays avant France-Allemagne, France-Angleterre et les championnats d'Europe était très indiquée pour juger les nôtres et les préparer pour ces importants événements.

Il convient de signaler que le blé semé en Pologne par un entraîneur français, Maurice Bacquet, en 1922, 1923, 1924 et 1925, produit maintenant de façon remarquable et que l'équipe que présentaient nos adversaires samedi et dimanche sur le stade Pilsudski a fourni la consécration d'éléments nouveaux de valeur. Il faut regretter une fois de plus qu'en France, depuis la grande époque des Séra Martin et Ladoumègue, on continue à se bercer d'illusions et à attendre que des progrès se produisent.

Il faut considérer ce que l'on a fait depuis ici et il faut voir l'Institution d'Education Physique de Bielany, qui correspond à notre Ecole de Joinville, si utile, mais délabrée, pour

juger de la valeur accordée aux méthodes employées.

Située à quelques kilomètres de Varsovie, comme Joinville par rapport à Paris, cette Institution, magnifique établissement moderne, est un modèle du genre. Par promotions de 30 hommes et 30 femmes, chaque année, on y forme en trois ans des professeurs, lesquels vont ensuite enseigner aux quatre coins de la Pologne et, d'après les résultats obtenus en athlétisme, en basket-ball et en boxe amateur, indépendamment du football, on peut constater l'excellence de la méthode polonaise.

Certes, pour excuser notre défaite qui se traduit par un écart de 28 points (119 1/2 à 91 1/2) les Français n'ayant remporté que six épreuves sur vingt : le 400 mètres plat et le 400 mètres haies (Joye), le saut à la perche (Vintousky), le saut en hauteur (Puyfourcat), le lancement du disque (Noël) et le relais 4x400, on ne manquera pas d'arguer qu'il manquait dans l'équipe française Ramillon, Rochard, Valmy, Lévêque, Mathiotte, Brisot et quelques autres et que, dans ces conditions, il ne faut pas trop juger la force athlétique de la France sur ce résultat.

Au contraire, nous pensons, nous, que puisque nous n'avons pas de réserves comme en Amérique ou en Allemagne, le fossé se creuse chaque jour davantage. Ce sont encore les anciens, Vintousky et Noël, qui ont trente-six

ans, qui furent les meilleurs avec Joye, qui comptait battre le record de France des 400 mètres haies.

Après eux, il faut faire une différence entre ceux qui essayèrent de faire quelque chose et ceux qui ne purent pas. Faure et Leitchnam méritent tous les éloges. Faure, dans son 800 mètres, courut avec confiance et décision et ne s'avoua vaincu par l'espoir polonais Gassowski qu'après avoir lutté courageusement. De même Leitchnam dans le 1.500 mètres qui, s'il avait su Goix incapable de réagir devant l'attaque de l'autre espoir polonais Staniszewski, dans les derniers 100 mètres, aurait peut-être tenté sa chance plus tôt et remporté l'épreuve. Ces deux-là se sont battus avec cœur.

Juhizy aussi donna bien du fil à retordre au finaliste des Jeux Olympiques de Berlin, Noji, dans les 5.000 mètres, ainsi que Lalanne, auquel on avait imposé une tactique d'attente, et qui, au contraire, se sentait des ailes pour s'envoler vers la victoire. Mais il est inquiétant que les succès possibles nous échappent, soit par manque d'initiative, soit, ce qui est plus inquiétant, par manque de vitesse terminale.

Quoi, les qualités ataviques françaises seraient-elles si inférieures ?

Parmi ceux encore qui firent de leur mieux, il faut citer Dessus, Jourdan et Stoltz. Mais

on sait que nos sprinters sont nettement inférieurs aux étrangers et on ne peut leur tenir rigueur d'être toujours battus.

Cette faiblesse a eu une répercussion dans le saut en longueur. Joanblanc et Baudry ont fait de leur mieux en atteignant respectivement 7 mètres et 7 m. 60, mais ils ne pouvaient rien contre les frères Hofman.

Les défaites de Goix et de Cuzol par contre sont assez inattendues. Joye fut inférieur à sa réputation. D'autre part, Jacques André, à la fin du 400 mètres haies, eut le malheur de faire deux foulées dans les couloirs voisins et fut irrémédiablement déclassé. Décision qui apparut quelque peu sévère. Et puis aussi, il y eut une grosse désillusion causée par Rérolle. Le Montferrandais devait savoir qu'il n'était pas en condition suffisante pour s'aligner dans cette épreuve. Il est vrai que la Fédération commit la faute de le sélectionner pour les 10 kilomètres, alors que Rérolle s'entraîne actuellement pour le steeple.

Ce qu'il y a de plus désespérant, c'est que nos adversaires nous battent nettement sans réaliser de grandes performances.

Ils ont un excellent noyau d'athlètes nouveaux, mais pas un d'entre eux ne s'est encore affirmé comme étant de classe internationale.

Alors, qu'est-ce qui nous attend en juillet, à Colombes contre les Allemands ?

Pierre BOURDELET.

LE GRAND PRIX DE PARIS PEDESTRE

Les deux finales du Grand Prix de Paris pédestre ont remporté un légitime succès. Les cent quatre-vingts juniors et les cent quatre-vingts « champions » survivants de quelque dix mille (!) inscrits ont eu la possibilité de faire un peu de course à pied, en plein Champs-Élysées, devant un nombreux public.

L'on sait que ce Grand Prix dû à la très heureuse initiative du Comité d'Organisation des Fêtes de Paris groupait (aussi bien en ce qui concerne les dirigeants sportifs que pour ce qui a trait aux athlètes eux-mêmes) des représentants des trois fédérations : la Fédération Française d'Athlétisme, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail, la Fédération Gymnique Sportive des Patronages de France. Bel exemple de camaraderie sportive, d'union en un mot, qui méritait bien d'être signalé car il représente, à mon avis, l'un des traits marquants de ce premier Grand Prix de Paris pédestre.

Les initiés faisaient confiance à Normand. Ils n'avaient d'ailleurs point tort comme l'a prouvé la victoire de cet athlète consciencieux et à la valeur incontestable.

Dimanche dernier, Normand a su fort bien « mener sa barque » si l'on peut dire. Se gardant bien de commettre l'erreur de Baudouin qui partit trop vite, prenant déjà de l'avance dans la montée des Champs-Élysées, il fournit, au bon moment, l'effort décisif qui s'imposait. Sa belle victoire sur Amrouche, Lonias, Dressus, Duquesne (athlète méritant lui

aussi) Baudouin, Beck, Poharec, Ogouzy, Prior, etc., est une nouvelle preuve de sa bonne condition actuelle. Allons ! Normand comptera encore cette année parmi les meilleurs coureurs français.

Chez les juniors, la finale a donné lieu à une belle compétition entre Delahaye (F.F.A.) et Lévêque (F.S.G.T.) qui, finalement, se montra le meilleur.

Voilà un athlète (que l'on avait d'ailleurs déjà eu l'occasion de remarquer) qui possède, lui aussi, de bons moyens. Puisse-t-il ne pas faire comme tant de juniors qui, voulant brûler les étapes, demandent de trop pénibles efforts à leur organisme et sont obligés de dire adieu à la compétition sportive...

Après Lévêque et Delahaye il y a lieu de citer Saadi, Bourchot, Leroux, Ribmann, etc.

Et maintenant, que conclure à la suite de premier Grand Prix ? Eh bien ! Il faut reconnaître qu'en ce qui concerne surtout les champions, il n'a révélé aucun nouveau coureur de valeur. Mais était-ce bien là le but recherché par les organisateurs ? Je ne le pense pas. Telle qu'elle est cette épreuve a pu servir la propagande de la course à pied en donnant à des milliers de profanes l'occasion de voir en action de très nombreux athlètes, dont beaucoup faisaient une bonne impression. Par ailleurs, qui nous dit que, chez les jeunes surtout, elle n'aura pas déterminé une émulation louable dont les effets se feront sentir par la suite ?

Parmi les résultats enregistrés cette dernière semaine, comment ne pas citer la magnifique performance d'un « inconnu » Rideout qui, au cours de la fête annuelle de l'Université de Princeton a bel et bien battu le record du monde du 3/4 de mile en 3'0"3/10

et... le grand athlète Cunningham, ancien détenteur dudit record (3'0"8/10).

Quant au mile il revint à Cunningham (4'7"2/10) devant San Romani et le Belge Mostert suivi lui-même par Rideout et Bradley.

Autre bonne performance à vous signaler, mais à l'actif d'un Européen cette fois : les 7 m. 44 du Luxembourgeois Mersch dans le saut en longueur.

En dehors de Pologne-France A où, comme prévu, nous avons été bien dominés, et de France B-Afrique du Nord (dont j'aurai l'occasion de vous parler), peu de réunions intéressant nos athlètes à signaler. Une mention cependant pour celle de Biarritz où Duhour lança le poids à 15 mètres, et celle de Pershing où les athlètes « travaillistes », dont le sauteur Soleil, se distinguèrent.

PHILIPPE ENCAUSSE.

LE GALA DE LA JEUNESSE ET LES REGATES DU CERCLE A COURBEVOIE

Malgré le temps incertain et la proximité de Colombes avec la finale de la Coupe du Monde, le Gala de la Jeunesse, groupé avec les Régates du Cercle nautique de France dans le bassin d'Asnières-Courbevoie, a obtenu un franc succès dimanche après-midi.

De nombreuses équipes de moins de seize ans, tant garçons que filles, défilèrent sur la Seine, formant un ensemble souple et homogène tant en huit qu'en quatre yoles ou outriggers. A voir la souplesse, l'aisance et la qualité de style de certains de ces jeunes qui, incontestablement, représentent l'avenir de notre sport, c'était d'un heureux réconfort.

A vrai dire, on a besoin de ce réconfort dans les heures difficiles que passe l'aviron parisien, car, à ce spectacle, on ne peut douter de l'avenir, alors que le présent est pauvre en équipes juniors et principalement seniors. Aussi, c'est principalement sur les débutants que reposait l'attrait de cette journée.

En quatre, la jeune société de Wood Milne Sports ne put, malgré une belle défense, renouveler ses précédentes victoires, et dut laisser le pas aux rameurs d'Enghien très méritants. La course des « huit » nous remplit d'aise : belles luttes, beaux bord à bord et surtout très belle présentation d'équipes qui nous valut une victoire-revanche du C.N. Bourse par 1 mètre sur la Basse-Seine. L'Encou triompha de peu en deux sur Wood Milne, que l'on s'habitue maintenant à voir à toutes les places d'honneur ; et en quatre yoles, le Métro, très homogène, disposa facilement du Cercle.

Chez les juniors, catégorie ingrate s'il en fut ! Le deux du Cercle, Duteil et Lassalas, est toujours au premier rang, tandis qu'en quatre, en l'absence de Lagny, le S.N. Compiègne combattit victorieusement contre Enghien. Enfin le huit de la Bourse affirma sa classe.

Les dames du Cercle Nautique de France en quatre yoles prirent leur revanche de peu sur leurs sœurs d'Enghien.

Et, pour terminer, disons que l'aviron de couple n'est guère en progrès. Si Nalbaudier, du C.O.B., en débutants, Lévy, du Rowing, en juniors, et Dupont-Guyot, également du Rowing, en double scull, s'adjugèrent de faciles victoires, il appert que peu d'éléments de valeur se révèlent dans ces catégories, bien faites pourtant pour notre caractère, l'individualisme et d'indépendance y régnant en maîtres.

G. LENOIR.

LES CHAMPIONNATS DE PARIS DE NATATION

LES championnats de Paris se terminent en consacrant de façon très nette la suprématie du Club des Nageurs de Paris. Il trône la majorité des titres masculins — lui échappent seulement le 10 x 100 m., le 100 m. dos, les plongeurs au tremplin, remportés par le S.C.U.F., et le haut vol par le Stade Français. Côté féminin, le succès est complet.

Nakache est en progrès ; non seulement sur 100 m. nage libre, où il réussit son meilleur temps des Tourelles, 1 m. 1 s. 3/10, mais encore sur 200 m. brasse, distance qu'il parcourut entièrement en brasse papillon, et où il semble très à l'aise. 2 m. 54 s. est fort honorable et Nakache peut espérer vaincre Cartonnet aux championnats de France... à moins que notre recordman ne se montre plus combattif qu'à l'ordinaire. Notons, par ailleurs, que Nakache compléta ces performances par un très bon relais dans le 4 x 200 m. et par un étonnant 100 m. brasse (1 m. 13 s.) dans le relais trois nages.

Schatz sembla manquer de confiance et nagea « battu ». Quoi qu'il en soit, Nakache était de beaucoup le plus fort cette fois-ci.

Quant à Roland Pallard, il se montra comme notre plus sérieux espoir en demi-fond. L'excellence de son style laisse prévoir qu'il réussira mieux sous peu. De plus, c'est un champion qui nage avec intelligence et sait doser ses efforts. Seul, ou presque, en course, il se contenta d'une performance honorable — meilleure, soit dit en passant, que celle de Cavallero, l'an dernier, dans la même épreuve.

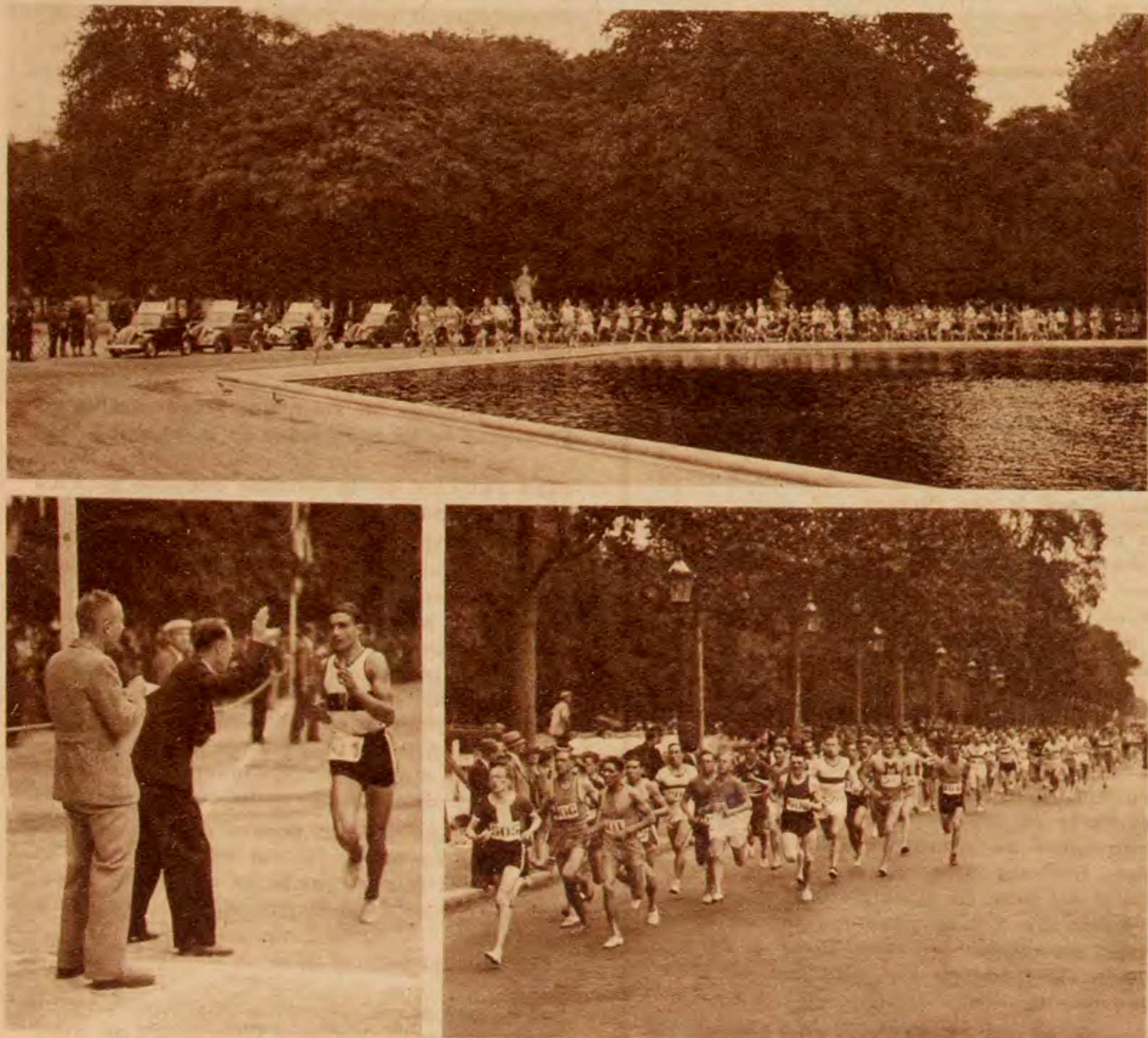
Le relais trois nages ne revint que sur la fin au C.N.R., qui souffla le titre au S.C.U.F. ; Nakache et Schatz eurent fort à faire pour combler le retard légué par le jeune Georges Desusclade.

Côté dames, deux surprises : les favorites sont battues. Aux 100 m., Renée Mazières se fait battre par Louise Fleuret, alors qu'elle peut beaucoup mieux faire. Elle le prouva d'ailleurs un quart d'heure plus tard, réalisant 1 m. 14 s. 6/10 dans un relais.

Aux 200 m. brasse, Simone Gardet, qui nage très en souplesse, sans heurts, devance très nettement la championne de France, Fr. Letellier. Celle-ci a contre elle un mouvement de jambes aussi inefficace que déficient. Espérons qu'elle s'améliorera d'ici le championnat national, ce qui nous vaudrait une lutte épique entre les deux rivales.

Ces championnats n'ont pas révélé de nouvelles vedettes. Ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent depuis des années, semble-t-il. La raison en est que les épreuves sont beaucoup trop ouvertes. La création de catégories, comme il y en a d'ailleurs pour le water-polo ou certains relais, remettrait les choses en place. La présence de champions notoires, tels que Nakache, Schatz, Pallard et Cie freine l'ardeur de certains. D'autre part, on peut se demander ce que viennent faire dans un 400 m. des nageurs qui réalisent 8 à 9 minutes, soit près du double du temps au vainqueur. Les clubs se devraient d'effectuer des éliminatoires antérieures afin d'éviter de pareils faits. C'est une très mauvaise propagande pour le sport que de présenter des athlètes incapables de figurer honorablement.

YVONNE JEANNE.



LE GRAND PRIX DE PARIS PEDESTRE. — En haut, les finalistes du Grand Prix en pleine action dans les Tuileries. En bas, à gauche, l'arrivée du junior Lévêque, vainqueur de la première finale ; à droite, les champions montent vers l'Arc de Triomphe. Perrin mène, mais c'est Normand, en huitième position, qui l'emportera.

Les 24 Heures du Mans

Le Mans, de notre envoyé spécial.

Je parie bien que personne n'avait misé au départ sur les chances de Jean Trémoulet et d'Eugène Chaboud. Personne ne pouvait, en effet, penser que ces deux jeunes coureurs, au demeurant excellents pilotes, résistants et pleins de courage, gagneraient cette année le Grand Prix d'Endurance du Mans.

On ne pouvait pas y penser parce que nous savions, même en faisant la part des imprévus qui peuvent modifier bien des pronostics dans une épreuve aussi sévère que les 24 heures du Mans, qu'il y avait des voitures plus modernes, les unes plus puissantes, les autres mieux préparées, que la 6-cylindres Delahaye.

Et nous n'ignorions pas non plus que les hommes de premier plan n'étaient pas venus au Mans dans l'intention de se faire battre sans se défendre.

Mais si les conducteurs proposent, la mécanique, souvent, dispose, et on le vit bien dès les premières heures de course.

René Dreyfus, qui faisait équipe avec Louis Chiron au volant d'une 12-cylindres Delahaye de l'Ecurie Bleue, était pourtant bien parti pour gagner. Il emmenait dans son sillage une autre 12-cylindres de l'Ecurie Monégasque, qui avait été confiée à Franco Comotti et Albert Divo. Les records, avec la bataille que se livraient les leaders, étaient à chaque tour améliorés, d'autant que Raymond Sommer se défendait avec sa belle énergie. Il y avait aussi, pour animer la course, Philippe Etancelin, qui faisait sa rentrée au volant d'une 4 1.500 Talbot et qui était secondé par Chinatti, et aussi René Carrière et René Le Bègue, qui disposaient d'une 4 litres Talbot.

Mais bientôt les moteurs faiblirent. Les deux 12-cylindres Delahaye précédèrent au « cimetière » les Talbot et, quelques heures avant la fin, la belle conduite intérieure Alfa Romeo de Raymond Sommer allait à son tour les rejoindre. Tant et si bien qu'il y eut bientôt deux tiers des voitures hors course.

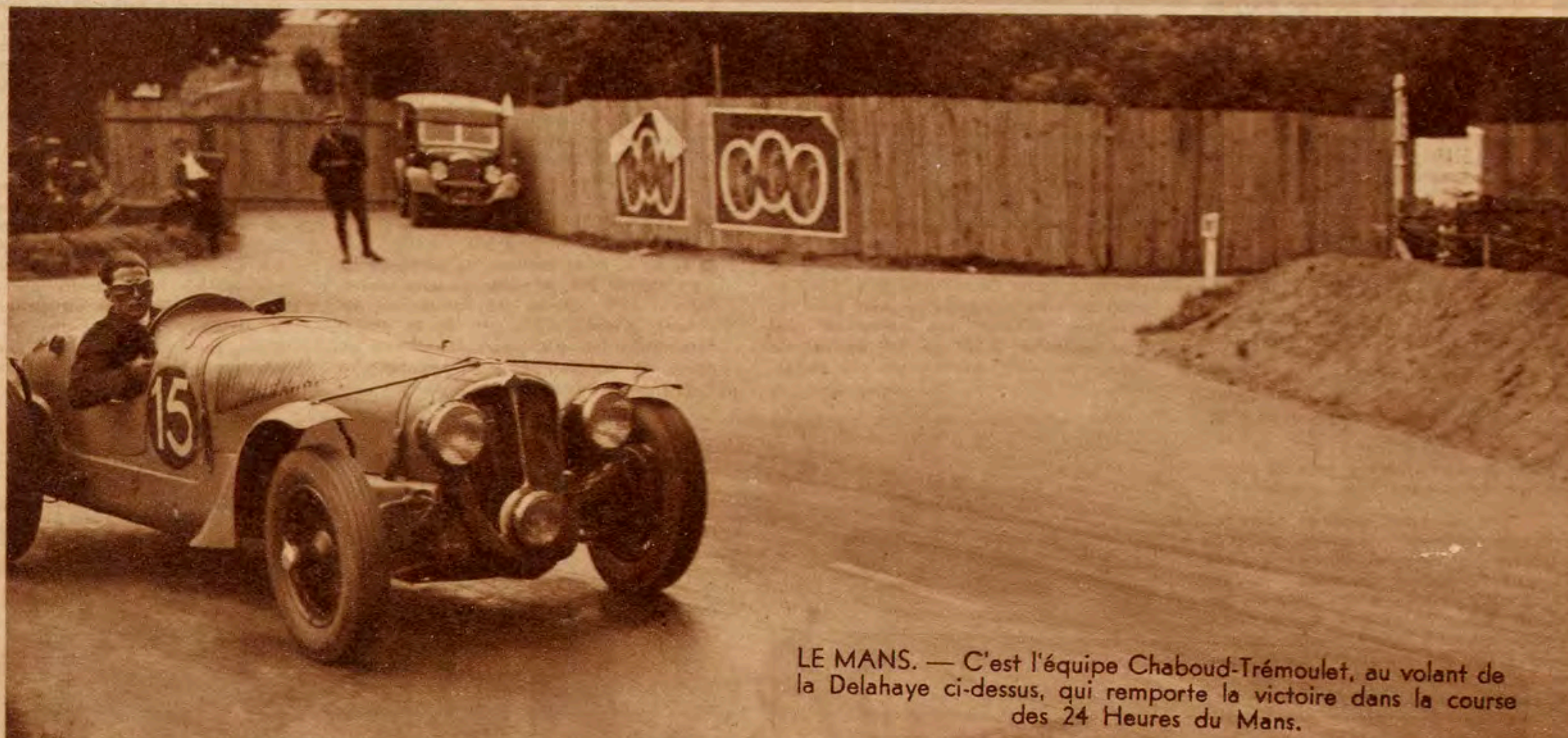
Il y a bien des années qu'un tel déchet n'avait été enregistré.

Cela tient donc sans doute au train d'enfer qui fut mené au début, à l'énerverment des pilotes et peut-être aussi à l'excès de confiance qui marqua la préparation de certaines voitures.

Il n'y avait plus, en effet, à l'arrivée, que 15 voitures. Or, nous en avions compté, la veille, 42. Toutes ces éliminations successives contribuèrent, on le conçoit, à rendre la fin de la course assez monotone.

Trémoulet et Chaboud, qui ont mené leur 6-cylindres Delahaye avec une sagesse exemplaire, n'avaient, avouez-le, aucune raison de risquer de casser leur moteur pour battre les records, puisque l'avance qu'ils avaient acquise sur l'équipe Serraud-Giraud-Cabantous était bien suffisante pour leur assurer la première place.

Au surplus, depuis minuit la veille, ils



LE MANS. — C'est l'équipe Chaboud-Trémoulet, au volant de la Delahaye ci-dessus, qui remporte la victoire dans la course des 24 Heures du Mans.

étaient handicapés par des ennuis de boîte de vitesses, ce qui n'empêcha pas qu'ils effectuèrent, dans les vingt-quatre heures, 3.180 km. 928. La moyenne horaire réalisée est sans doute inférieure à celle qui a été effectuée l'an dernier par Jean-Pierre Wimille et Robert Benoist et leur Bugatti, mais elle n'en est pas moins des plus probante.

Et Serraud-Giraud-Cabantous, qui se classent deuxième, apportent à Delahaye la confirmation de cette victoire, en effectuant 3.153 km. 836.

Talbot a réussi néanmoins une belle performance, c'est celle d'avoir amené une voiture de série carrossée en conduite intérieure et qui, entre les mains de Morel et de Prenant, a couvert 2.959 km. 702. La démonstration est édifiante, comme est édifiante la performance réalisée par de Cortanze-Contet, qui parcoururent, avec leur 402 légère Peugeot, carrossée par Darl'mat, 2.887 km. 976. Le record de cette catégorie est donc battu, comme l'est aussi celui de la catégorie 500 cmc., grâce à la splendide démonstration que firent Aimé et Plantivaux en menant leur petite Simca-5 à 85 km. 115 de moyenne horaire.

Pour la première fois également depuis bien des années, la participation anglaise a été réduite. Peu de voitures vertes au départ, encore moins à l'arrivée. Pourtant, les frères Savoye, nos brillants joueurs de hockey sur glace, s'attribuèrent avec une Singer la première place de la catégorie 1.100 cmc., en

parcourant 2.360 km. 985. Et, enfin, l'industrie automobile allemande, avec Adler, s'est très brillamment comportée en gagnant la catégorie 1.500 cmc. à plus de 115 km. de moyenne.

Le Grand Prix du Mans comptait pour le classement du Championnat de France des conducteurs. A la suite de cette manifestation, le classement s'établit ainsi : René Dreyfus, 11 pts ; Chaboud, 10 pts ; Trémoulet, 10 pts ; Serraud-Cabantous, 6 pts ; Prenant, 5 pts ; Villeneuve, 5 pts ; Morel, 5 pts ; Raph, 4 pts ; de Cortanze, 3 pts ; Contet, 3 pts ; Trintignan, 3 pts, etc.

★ GEORGES FRAICHARD.

DUNLOP A LA POINTE DU PROGRES

La grande marque de pneumatiques DUNLOP qui, par sa technique hors de pair, a permis la fabrication de pneus d'une résistance à toute épreuve vient de permettre à nouveau à l'équipe Chaboud-Trémoulet de remporter une grande victoire au Grand Prix d'Endurance des 24 Heures du Mans, sur Delahaye, équipée de pneus DUNLOP.

La belle démonstration de Simca

Après la brillante victoire que Simca a remportée au Bol d'Or avec Gordini, la marque de Nanterre se taille à nouveau, au Grand Prix du Mans, de bien beaux et de bien probants lauriers. Deux Simca-5 au départ, deux Simca-5 à l'arrivée. Et l'une d'elles, conduite par Aimé-Plantivaux, a battu largement le record de cette catégorie en parcourant 2.042 km. 754. Plus de 85 km. de moyenne horaire avec une 5 CV ? Pas mal.

Par ailleurs, Camerano et Robert, avec une Simca-8, rigoureusement de série, ont effectué 2.249 km. 220. Une voiture de série carrossée en conduite intérieure, précisons-le bien.

Mais est-ce bien ce qui nous étonne le plus de la part de Simca ? La voiture rapide, économique et résistante, parfaitement conçue pour une épreuve aussi probante et aussi dure que les 24 Heures du Mans.

AVIATION

Douai, de notre envoyée spéciale

M. Jacques Bréguet, Président de l'Aéro-Club de Douai, et frère du célèbre constructeur Louis Bréguet, organise tous les troisièmes dimanches de juin un meeting aérien sur l'aérodrome de La Brayelle.

Cette manifestation jouit toujours d'un grand prestige tant le nom des Bréguet est attaché au prestige de l'aviation française.

En 1907, c'était le premier appareil Bréguet, dont les essais furent effectués précisément tout à côté de cet aérodrome de La Brayelle où se déroulent aujourd'hui deux rallies auxquels participent des appareils qui sont modernes... ou assez modernes.

L'Aéro-Club de Douai a déjà connu son heure de célébrité.

En juin 1909, fut organisé, innovation sensationnelle, le premier meeting aérien. Cela se passait avec l'appui de la Municipalité qui accorda 20.000 francs aux organisateurs (plus de 200.000 francs d'aujourd'hui).

(Vous ne voyez pas de nos jours une municipalité accordant plus de 200.000 francs à un aéro-club pour organiser un meeting ?)

Ce fut là que Louis Paulhan exécuta une prouesse en altitude, en s'élevant à 90 mètres, et ce fut là que Louis Blériot tint pendant 1 heure 3 minutes, un peu plus d'un mois avant sa traversée de la Manche, et le meeting de Douai eut une répercussion considérable dans le monde de l'aviation, qui commençait à s'éveiller à la gloire.

Au début de la guerre, Douai fut une des premières grandes villes comprises dans les pays envahis. La Brayelle fut utilisée par des escadrilles de chasse allemandes, et parmi les pilotes allemands se trouvait le célèbre Immelmann, créateur de figures d'acrobatie aérienne, dont une au moins devint classique. On dit aujourd'hui un immelmann comme on dit un looping, une vrille, comme on dira plus tard un détroyat, un macquey.

Après la guerre, ce fut encore là que, sous forme d'un aéro-club, fut reconstituée l'aviation dans les Flandres.

Depuis lors, tous les ans, une fête aérienne importante s'y déroule. Celle de 1929 a marqué dans les annales de l'aviation, car elle commémorait le 20^e anniversaire des exploits de Blériot et de Paulhan. 150 avions s'étaient réunis. 1929 était encore presque une période d'enthousiasme et de richesse.

1938 est encore presque une période d'enthousiasme...

Et cédant à cet enthousiasme il s'est encore trouvé presque une quarantaine d'avions pour répondre à l'appel de l'Aéro-Club de Douai. Dans la matinée, les arrivées se succédèrent sans arrêt à partir de 10 h. 30 du matin. Avions de tourisme, avions militaires, gros porteurs, Potez 540..., que le speaker avait soigneusement confondu avec un Bloch 200, déposèrent leurs passagers.

Parmi les personnalités, M. Marchandeau, Ministre des Finances, sur Potez 540, Général Jannaud, sur Simoun Caudron Renault, Lieutenant-colonel Rougeant Daville, sur Nieuport 629, M. Haguenau, directeur des travaux de l'installation du Ministère de l'Air, sur Simoun, Louis Couhé, sur Morane Saulnier 237, Lignel et Clément, sur Peyret Taupin, etc.

Le rallye international du Nord fut gagné par :

1^{er} M. Hamon; 2^e M. Leleu; 3^e M. Lignel; 4^e M. Suard; 5^e M. Collard; 6^e M. Duval; 7^e M. Molon; 8^e M. Normand; 9^e M. Boureven; 10^e M. Boulan; 11^e M. Simoene.

Il y eut ensuite un classement des pilotes étrangers : 1^{er} M. Bouwens; 2^e M. Bourgniet; 3^e M. Hanet.

Après la distribution des récompenses, Clément fit dans son habitude des exhibitions acrobatiques démontrant surtout sa propre netteté.

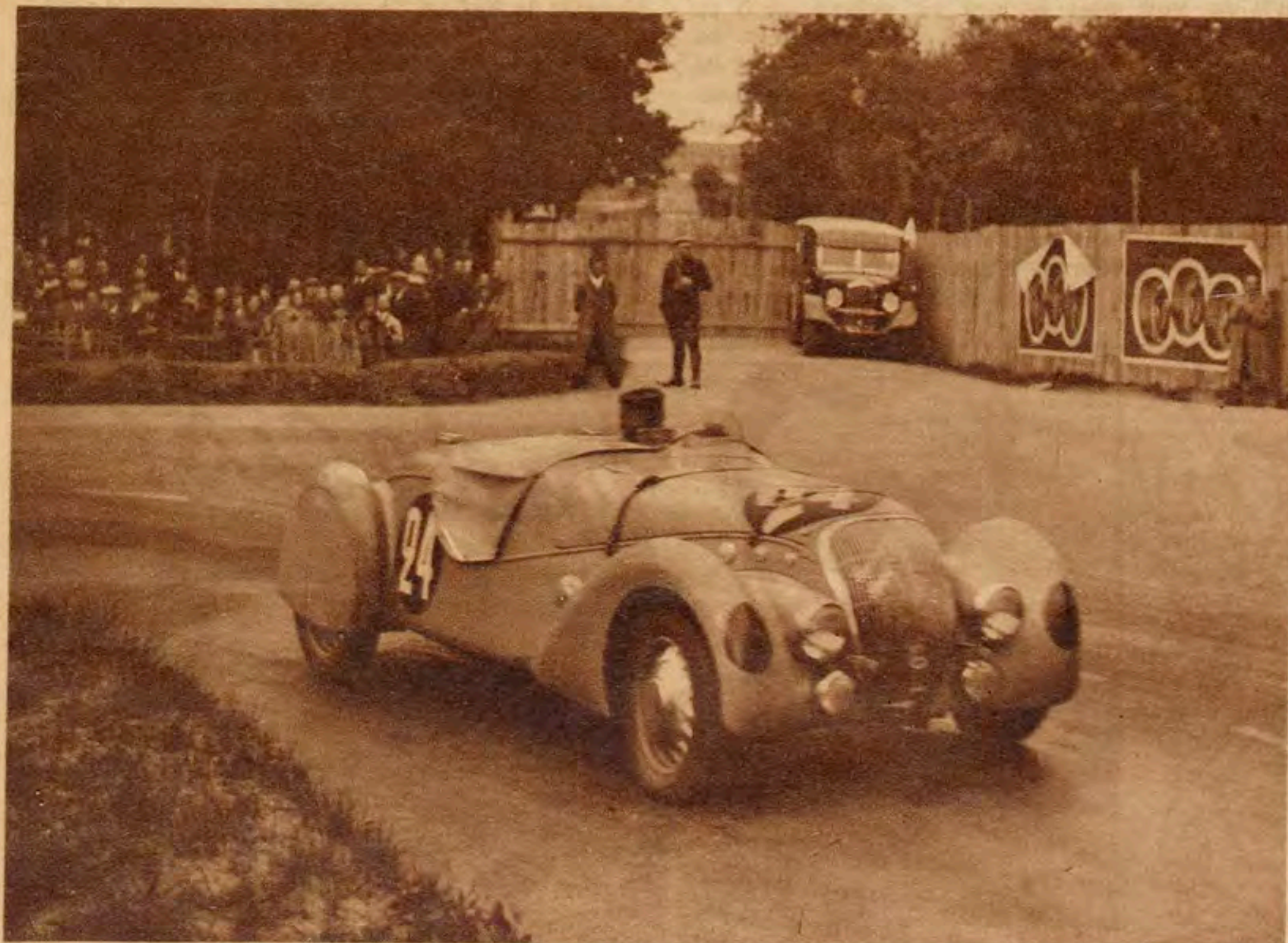
Il y eut aussi un baptême d'avion. Un Potez 60 offert par une personnalité de la région douaisienne qui devait en être le parrain. A ce moment-là s'est passée une anicroche regrettable. Le parrain était en retard. Mais ce n'est pas cela qui est grave : les organisateurs ont retardé la cérémonie durant plus d'une demi-heure, faisant ainsi attendre sur le terrain généraux et officiers supérieurs en tenue.

Attendre quoi ? Attendre le Monsieur qui a payé l'édition...

Bien sûr on lui doit quelques égards. Mais on devrait compter également avec les officiers généraux qui ont eu la gentillesse de se déranger pour rehausser de leur présence l'éclat de cette fête ?

Mais à part cela, le meeting fut des plus réussis.

ALEXANDRA PECKER.



Voici la 402 légère, carrossée par Darl'mat, qui gagne la catégorie de 1.500 cmc. à 2 litres, en pulvérisant le record. La belle présentation de cette voiture, ses étonnantes qualités d'endurance et de vitesse, son confort absolument remarquable et ses possibilités de grand tourisme, qu'il ne faut pas négliger, ont permis à de Cortanze et Contet de couvrir, dans les 24 heures, 2.887 km. 976, et à Peugeot et à Darl'mat de remporter une victoire des plus méritée.

« PARIS-SOIR » éditera comme les années précédentes
UNE SERIE SPECIALE DE PHOTOS DU TOUR DE FRANCE

Pour tous renseignements et abonnements, adressez-vous aux
« Actualités Paris-soir », 100, rue Réaumur, Paris, 2^e

Écrivez-nous, nous répondrons ici...

Le coin du docteur

VOUS savez combien la question de l'alimentation présente d'importance pour les sportifs ; vous savez également le grand rôle dévolu au sucre dans cette alimentation. C'est pourquoi je crois utile de vous donner connaissance de quelques extraits d'un article publié récemment par mon confrère le docteur Ruffier.

« Le sucre, on le sait, est l'aliment des muscles ; c'est en oxydant le glucose, en le décomposant en eau et en acide carbonique qu'ils effectuent leurs contractions... Ce glucose est fourni par le sang et le foie, sous forme de glycogène, qui est un sucre fabriqué aux dépens des matériaux alimentaires, particulièrement des hydrates de carbone... Les muscles, en travaillant, brûlent le glucose rapidement et abondamment. Un exercice soutenu en épuise les réserves, qui se trouvent dans le foie et dans le sang. De telle sorte que l'alimentation doit reconstituer ces réserves pendant le travail même dès qu'il est prolongé... Dans les milieux sportifs on a reconnu les bons effets du sucre au cours des épreuves d'endurance. »

Mais mon confrère a soin de préciser, en terminant son article :

« ...On ne peut espérer faire un exercice prolongé seulement avec du glucose. Cet aliment facilitera grandement l'exercice, retardera la fatigue d'encombrement des muscles par les déchets, obtiendra un meilleur rendement de l'effort ; mais la consommation des albuminoïdes accompagne et soutient celle des hydrates de carbone ; elle se fait alors aux dépens des réserves, et cela réalise une heureuse désintoxication. Puis la destruction des protéines constitutionnelles détermine la grande lassitude, la fatigue invincible, le surmenage de tout l'organisme qui ne se répare que lentement. En pratique, un homme bien entraîné doit pouvoir faire travailler ses muscles à plein rendement — cas des cyclistes en course — pendant trois ou quatre heures, en ne se soutenant qu'avec du glucose et de l'eau. Si l'épreuve ne dure pas plus longtemps, il lui faudra, avant de recommencer, « refaire son plein » de pro-

téines en mangeant de la viande, du poisson, des œufs, du pain, du fromage. S'il s'agit d'une course de longue distance, comme Bordeaux-Paris, le ravitaillement régulier en protéines devient indispensable et doit accompagner une consommation très importante de glucose... L'alimentation, judicieusement combinée, aura pour but de limiter la consommation des réserves, de l'empêcher de trop s'attaquer aux tissus de constitution. »

Je pense que ces remarques dues à la plume si autorisée du docteur Ruffier n'auront pas manqué d'intéresser les fidèles lecteurs de cette chronique hebdomadaire.

D^r PHILIPPE ENCAUSSE.

■ Rémy-Turille, Saint-Cyr. — 1^o Dans une rencontre de football, un goal a le droit de marquer un but contre l'équipe adverse ; 2^o Le goal Mayer, du C.A.P., fut pénalisé, il y a quelques années, lors d'une rencontre contre Cannes pour avoir botté un coup de pied de réparation sans avoir, au préalable, échangé son maillot de goal avec un autre joueur de son équipe. Ce changement n'est toutefois pas une obligation, c'est à l'arbitre de l'exiger.



Deux des coureurs belges les plus en vue depuis le début de la saison : à gauche, Théo Pirmez au travail dans sa boucherie de Lodolinsart, et, à droite, Disseaux au comptoir de son café à Boussu (près de Mons).

■ L.C.P., à Orléans. — 1^o Le C.O. Billancourt peut compter, cette saison, sur les athlètes suivants de première catégorie : Amrouche, Bourrachedi, Couturier, Gossner, Kaled et Lefebvre ; 2^o Le lanceur Noël est licencié au Stade Français, mais le coureur Tostin est individuel.

■ Un rugbyman à quinze. — L'équipe de France de rugby à quinze qui rencontra l'Allemagne le 1^{er} novembre 1936, à Hanovre, et qui triompha par 6 points à 3 était composée de Sahuc, Geschwind, Desclaux, Berges, Milland, Elissalde, Thiers, Blond, Dupont, Reynald, Ithurra, Cognet, Goyard, Clavé et Choy.

■ Fred, à Hyères. — Kid Francis, alias Francesco Buonagurio, est né à Marseille le 7 octobre 1907 ; boxant comme poids coq, il fut champion de France professionnel le 27 octobre 1925, ayant battu aux points André Routis en quinze rounds.

■ P. A. — 1^o En cyclisme, la catégorie juniors n'existe pas. A partir de seize ans révolus, l'U.V.F. délivre des licences de débutants, d'indépendants (4^e, 3^e, 2^e, 1^{re} et hors catégorie), d'amateurs, d'aspirants et, enfin, de professionnels ; 2^o Le champion actuel de vitesse professionnel est Jef

Scherens. Dans le récent championnat de Belgique, celui-ci n'avait qu'un concurrent, Arlet. C'est la meilleure des preuves qu'après une période d'or la Belgique subit une crise de sprinters. Mais Jef Scherens est de taille à lui seul à défendre la réputation de nos amis belges.

■ Hercule en herbe. — 1^o Henri Deglane est limousin. Il fut champion du monde de catch toutes catégories, ayant battu Stranger Lewis, mais perdit son titre devant Don George ; 2^o En compétition, Deglane a battu Don George, à Paris ; 3^o Joe Savoldi est actuellement à New-York et Perreira en Amérique du Sud ; 4^o Non, Félix Miquet n'a pas encore disputé le championnat du monde. Il a toutefois tenu 1 heure 59 devant Yvon Robert, actuel tenant du titre.

■ Jules Wilvert. — Procurez-vous « Vélo 38 ».

■ Pierre Gérard. — 1^o La finale du simple messieurs des championnats internationaux de tennis fut gagnée par l'Américain Budge sur le Tchecoslovaque Menzel par 6-3, 6-2, 6-4. Le simple dames vit la victoire de Mme Mathieu sur Mme Landry par 6-0 et 6-3 ; 2^o L'Américain Budge est considéré comme le meilleur joueur mondial et, associé à Mako, comme la meilleure équipe de double ; cependant Destremau-Pétra les battirent en finale du Championnat de France.

■ Louise. — Le 23 juillet, les coureurs du Tour de France disputèrent la 15^e étape, Briançon-Aix-les-Bains, et le passage à Modane est prévu vers onze heures du matin.

■ Nicolas Rouer. — Maurice Archambaud est l'actuel recordman du monde de l'heure, ayant réalisé 45 km. 840 dans les 60 minutes sur la piste du vélodrome Vigorelli, à Milan. Lors de sa performance, Archambaud employait un développement de 7,32, soit 24x7.

■ M. G. Rodez. — En boxe, les catégories de poids sont les suivantes : mouches : 50 kg. 802 ; coqs, jusqu'à 53 kg. 524 ; plumes, jusqu'à 57 kg. 153 ; légers, jusqu'à 61 kg. 235 ; mi-moyens : jusqu'à 66 kg. 678 ; moyens : jusqu'à 72 kg. 574 ; mi-lourds : jusqu'à 79 kg. 378 ; lourds, au-dessus de 79 kg. 378.

■ Pierre Maret, à Lille. — 1^o La catégorie poids coqs en boxe va de 50 kilos 303 à 53 kilos 524 ; 2^o André Routis est né à Bordeaux le 16 juillet 1900. Il fut champion du monde en septembre 1928, ayant battu Tony Canzoneri, et perdit son titre un an plus tard, ayant été battu aux points par Battling Battalino. Ces deux combats eurent lieu en Amérique.

■ Pédalus. — C'est au cours de la huitième étape Pau-Luchon que les coureurs du Tour de France passeront le col d'Aubisque. Celui-ci est situé à 55 km. du départ de Pau, et le passage au sommet est prévu vers 12 h. 45, le 14 juillet.

■ Liliane sportive. — 1^o Mlle Lenoir n'a pas défendu son titre de championne de France de cross qui, cette année, est revenu à Mlle Loth, d'Académie ; 2^o Mme Gaspard est l'ex-internationale championne de France Perroud ; 3^o La meilleure performance de saut en hauteur au cours de la saison 1937 fut réalisée par l'Allemande Tatjen avec un saut de 1 m. 65. Le record de France est la propriété de Nicolas, avec 1 m. 58.

■ Jean Moyat ; Robert Jaminet ; Jeanne Carbonnais ; Bourd ; Marcel Palot ; Un Lyonnais sportif ; Lecteur de « Match » ; Marcel René ; Secrétaire du J.P.A. ; Futur Lapébie ; Deux tireurs sportifs ; Jean C., à Montluçon. — Avons transmis aux intéressés.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

IMPRIMERIE SAPEL
98, rue Réaumur, Paris.
Le Gérant : H. DESPLANQUES

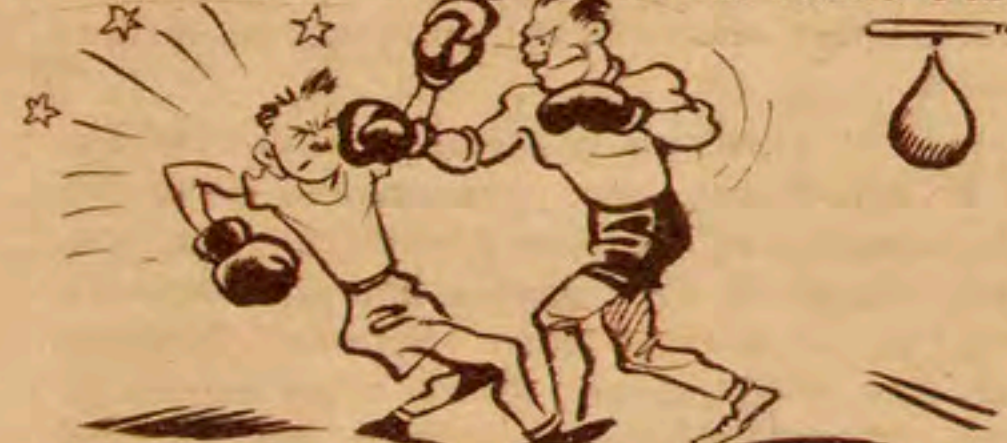
L'A.B.C. DE LA MÉDECINE SPORTIVE⁽⁸⁾ par le DOCTEUR MATHIEU

NOUS avons vu dans le précédent numéro (« Match », 14 juin 1928), la différence entre les actes réflexes, volontaires et automatiques et nous avons démontré que l'acte sportif idéal est l'acte automatique : il est moins fatigant, plus rapide et parfait d'exécution.

Prenons l'exemple classique d'un acte automatique qui est la base du mouvement : la marche. Au début, l'enfant qui ne sait pas marcher fait des efforts musculaires intenses pour se maintenir debout en équilibre et, ensuite, pour avancer. Il est facile de se rendre compte qu'il concentre toute son attention pour l'exécution de son déplacement ; il suffit de détourner son attention sur autre chose pour lui faire perdre son équilibre ! C'est, au début, un acte volontaire qui se corrige et s'améliore progressivement, grâce au contrôle cérébral, mais qui est très fatigant. Puis, progressivement, par la répétition, cet acte arrive à être automatique, machinal, à tel point que vous l'exécutez sans y songer et même en faisant autre chose (marcher en lisant son journal). Il n'est plus fatigant, sauf pour de longues distances.

Il en est de même pour la pratique sportive, et c'est uniquement par la « répétition » que vous obtenez l'automatisme de votre style. Cependant, il faut attirer votre attention sur deux points :

D'abord, avant de « mécaniser » définitivement votre geste, il faut être sûr qu'il est bon, qu'il est le meilleur, et le conseil d'un entraîneur ou d'un camarade qui « a l'œil » est indispensable. Nombreux sont les jeunes gens qui, trop rapidement, se sont donné un style défectueux et, une fois que cet automatisme malheureux est acquis, il est très difficile et très long de le corriger, parfois même c'est



impossible. Les entraîneurs savent bien qu'il est plus facile de mettre au point un débutant qui ne demande qu'à se laisser guider, que de reprendre un pratiquant possédant un mauvais style résultant d'un automatisme parfait, mais défectueux à sa conception initiale. Il y a là un écueil qu'il faut savoir éviter, et, idéalement parlant, il semble que l'étude du style doive se faire précocement chez l'enfant, qui se prête parfaitement à cette besogne, moins fatigante que la compétition qu'il ne pourra faire qu'ultérieurement.

Ensuite, nous admettons que le style ob-

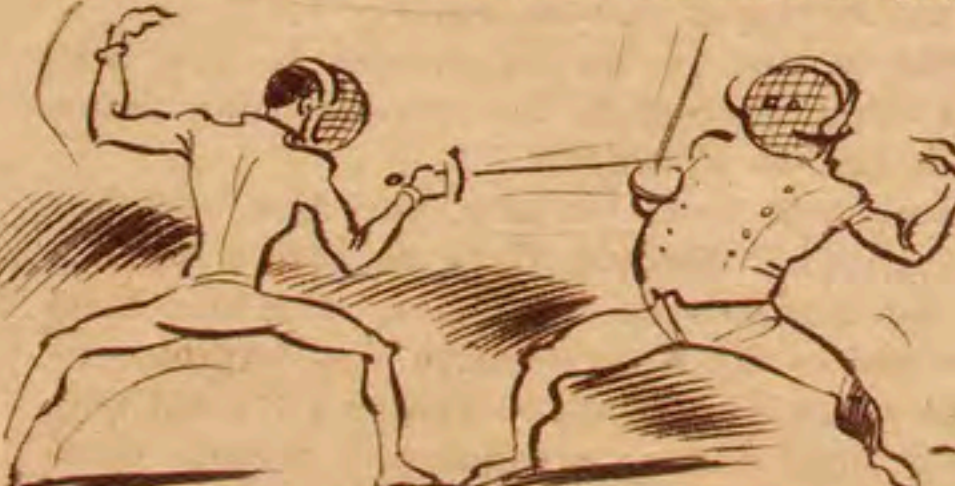
tenu « était » parfait, mais l'automatisme, sous des influences extérieures ou physiologiques, peut se modifier peu à peu et évoluer sans que le sujet s'en aperçoive et l'exécution devenir moins bonne. (Reprenons l'exemple de la marche : une influence d'une chaussure trop étroite, un enfant qui marchait normalement se met à rentrer le pied ou à tourner la cheville vers l'extérieur et cette position, si elle n'est pas corrigée, peut devenir acquise, même avec des chaussures normales.) Il y a donc intérêt à contrôler son



automatisme de temps en temps, pour empêcher une évolution fâcheuse. Vous le ferez à l'entraînement, en vous entourant de l'avis des camarades et des entraîneurs.

Enfin, il faut savoir que l'automatisme acquis par la répétition, doit s'entretenir par la répétition. Je sais bien qu'il ne se perd jamais complètement — un cycliste peut remonter sur son vélo après des années d'interruption, un joueur de tennis qui a su bien jouer garde toujours un certain mécanisme, mais ils ne sont plus au point pour une compétition et l'automatisme parfait indispensable au champion s'obtient par la répétition et ne peut se maintenir à ce degré de perfection que par la répétition. Ceci nous prouve la nécessité d'un entraînement fréquent du style pour le maintenir très pur, d'exécution rapide et facile. Cet entraînement fréquent ne réclame pas une dépense de fatigue excessive, il ne s'agit pas de pousser à fond, mais d'entretenir des qualités acquises d'exécution. Ceci nous explique pourquoi le grand champion d'escrime prend la leçon plusieurs fois par semaine et répète les mêmes gestes que ceux que l'on exige du débutant, tout comme le grand pianiste continue à faire des gammes.

Une remarque s'impose : souvent la prati-



Pour conserver le « style » et être tacticien, il faut...

que de certains sports, contrairement à une opinion admise, réclame un automatisme qui s'oppose aux réflexes ; l'entraînement vise à supprimer ces derniers pour imposer les premiers. Prenons un exemple facile : la boxe. Un boxeur néophyte qui voit arriver une « belle droite » au niveau de son visage exécute la série des réflexes suivants : il ferme les yeux, tourne la tête et le corps presque complètement et protège sa figure avec ses deux gants. Ce sont exactement les trois actes qu'un bon boxeur ne doit pas faire, parce qu'il ne voit plus ce qui va suivre, qu'il se déséquilibre et qu'il ouvre complètement sa garde ! Très souvent, l'on commet l'erreur de parler de l'excellence des réflexes d'un champion, alors qu'il faut vanter la rapidité de son automatisme.

Enfin, il nous reste à vous exposer brièvement le dernier avantage, capital, de l'acte automatique dans la pratique sportive : l'acte n'est plus cérébral, n'ayant plus besoin de votre contrôle, n'exigeant plus une attention

soutenue, vous avez donc votre cerveau libéré et vous allez pouvoir l'utiliser au maximum à l'intelligence de la pratique sportive : la tactique et l'anticipation. Reprenons un exemple : un joueur de football va recevoir le ballon, il doit se rendre compte très rapidement d'un certain nombre d'éléments : position des adversaires en général et de son adversaire direct en particulier, position de ses partenaires, pour savoir où il doit passer, etc. Si, pendant ce court moment, il doit se préoccuper, en plus, de la manière technique dont il va bloquer le ballon, le contrôler, feinter, passer, etc., il ne pourra pas cumuler le tout et le résultat définitif est mauvais.

En conséquence, l'acte automatique, qui confère le style et la technique (précision, rapidité, diminution de la fatigue) permet au maximum l'autre élément important de la victoire : la tactique. Il importe de l'acquiescer et de le conserver par un entraînement fréquent.

(A suivre)

Indécis?

Votre indécision cessera dès que vous saurez que l'apéritif : le plus sain, composé uniquement de vins, le plus naturel, parce que ces vins ont vieilli à l'état pur, le plus tonique, parce que ces vins sont les plus riches en vitamines, c'est **BYRRH**.

TRIOMPHE DES VINS GÉNÉREUX

Consommé en famille comme au café

Cadeau!

Ecrivez à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.-O.) pour demander l'envoi gratuit et franco d'un très amusant "Jeu de dés"

Cinq hommes sur un VOILLIER

Récit inédit de PIERRE LORME (4)

Il fallut bien, bon gré, mal gré, se faire une raison. Après avoir boudé quelque temps, pour marquer le coup, et bruyamment vilipendé les progrès mécaniques, Duvray et moi, nous nous installâmes commodément sur le pont avec les autres pour profiter du panorama qui se déroulait sous nos yeux.

Quand on quitte Calvi en direction d'Ajaccio, les montagnes qui bordent la Corse au nord vont en s'abaissant jusqu'à devenir de simples collines. Les côtes se font moins impressionnantes, moins sauvages, moins tourmentées, mais plus riantes, plus aimables. On voit, au bord des criques, de belles plages de sable fin. Au lieu des rochers arides et brûlés par le soleil, des forêts vertes de chênes-liège et des broussailles touffues bordent le rivage. Ainsi, nous traversâmes le golfe de Porto. Au sud de ce golfe, on trouve une des régions les plus curieuses et les plus pittoresques de la Corse : Piana et ses calanques.

Là, dans des falaises semblables à des murs de brique rouge, s'ouvrent des failles gigantesques. On se glisse là entre deux murailles d'où jaillissent, parmi des bouquets d'herbe, des cascades d'eau claire et bouillonnante. Au bout des calanques, on trouve une plage de sable fin, dessinée en cercle, où les pêcheurs ont construit leurs maisons. Au-dessus de la plage, s'ouvrent des grottes que les habitants utilisent à la fois comme hangars à bateaux et comme écuries pour leurs bourricots. Et tout en haut, sur la falaise, comme un jardin suspendu, apparaît le délicieux village de Piana, blotti dans ses arbustes et ses buissons touffus.

Il fallut faire encore au moteur la traversée du golfe de Sagone. Mais, vers cinq heures de l'après-midi, une assez bonne brise, soufflant de l'ouest, s'était levée. On put renoncer à marcher à la mécanique, et nous en ressentîmes un prodigieux soulagement. Le paysage restait magnifique. Le nez dans ses « Instructions Nautiques », le capitaine nous signala les Sanguinaires. Jamais îles n'ont mieux mérité leur nom. Deux flammes de sang sur la mer bleue, dirait-on, tant leurs roches sont d'un rouge vif... Au sommet se dresse un phare, rendu célèbre par une émouvante nouvelle d'Alphonse Daudet. Aux pieds du phare, moisissent les pierres d'un ancien lazaret.

Le passage entre la côte et les Sanguinaires est étroit et difficile. Le capitaine s'en tira à son honneur, et nous doublâmes sans encombre le cap de la Paratra. Nous étions dans le golfe qui abrite Ajaccio, capitale de la Corse, dont les maisons blanches dans la nuit étoilée se détachaient sur les collines verdoyantes.

★

Notre deuxième escale, celle d'Ajaccio, se prolongea pendant deux jours et trois nuits. Non point que nous eussions prévu dans notre programme un arrêt aussi long, mais nous allions nous trouver aux prises, dans la capitale de la Corse, avec la redoutable engeance des blanchisseuses !

Quand un yacht arrive dans un port, une, deux ou trois blanchisseuses envoient un émissaire en reconnaissance. Le plus souvent — il faut leur rendre cette justice — c'est une jolie fille qui vient prendre langue avec les habitants du bateau. Elle a pour consigne de formuler les promesses les plus solennelles et les plus précises quant à la date de livraison du linge une fois blanchi. Vous le voulez pour le lendemain soir ? Vous l'aurez. Pour le lendemain à midi ? C'est entendu, c'est promis, c'est juré...

Et le naïf navigateur livre sans défiance ses chemises, ses chaussettes, ses pantalons de toile qui s'en vont, au bras de la blanchisseuse, tassés dans un grand panier d'osier.

Jusque là, tout va très bien. Mais quand il faut récupérer le linge, commencent les difficultés. Bien entendu, le lendemain, rien n'est prêt. On vous rit presque au nez quand vous venez le réclamer. Le surlendemain, on a déjà presque droit à des excuses. Mais pas au linge. Le surlendemain à midi, la patronne, parmi force regrets et commentaires, vous explique que tout s'en est mêlé : la maladie subite de trois ouvrières, le feu pour les fers qui s'est éteint, le bassin qui n'avait pas d'eau... Mais toujours pas de linge.

C'est ce qui nous arriva à Ajaccio. Il fallut presque se fâcher, au matin du troisième jour ! Laborde, en comptable consciencieux, s'exaspérait peu à peu des retards annoncés, l'un après l'autre, par Joseph sur un ton sincèrement attristé. Des soupçons commençaient à naître dans son esprit. Joseph — je l'ai déjà dit — aimait autant être à terre que de naviguer. N'aurait-il point subrepticement fait savoir à la blanchisseuse que, mon Dieu, ça ne pressait pas tellement ?

Sur ce point, on ne put rien savoir de précis. Mais c'est seulement au matin du troisième jour, après cinq ou six visites au cours desquelles il menaçait de reprendre le linge tel quel, que Paul Laborde rapporta victorieusement pantalons, chemises et chaussettes éblouissants de blancheur.

Nous perdîmes pour quelques jours, à Ajaccio, un de nos compagnons : Gallé, rappelé à Paris par des affaires urgentes, la mort dans l'âme, dut nous quitter. Il nous rejoindrait à Rome, à date fixe. Quant à nous, nous ne regretâmes pas trop notre séjour forcé à Ajaccio. Nous eûmes ainsi tout loisir de visiter la ville et ses environs. Les deux en valent la peine !

Depuis le port, Ajaccio tout entier se développe devant les yeux émerveillés du touriste. Comme décor, un hémicycle de remparts dominés par des montagnes vertes. Au-dessous, s'étagent les maisons, toutes blanches ou ocre. Au bord de la mer, une vaste esplanade : la place du Diamant, sertie par des platanes, des oliviers, toute une végétation verdoyante. De la place au Port, l'avenue des Palmiers, qui est la Canebière d'Ajaccio.

Le grand souvenir de Napoléon — on ne s'en étonnera pas — domine toute la ville, et même toute la Corse. Sur la place du Diamant, un monument de marbre le rappelle au visiteur. Ce monument, dû au ciseau de Barye, mis en place par Viollet-le-Duc, comporte une statue équestre de Napoléon en empereur romain. Aux quatre coins du socle, ses quatre frères, Jérôme, Louis, Lucien et Joseph, semblent monter la garde autour de l'empereur.

Il est facile de s'orienter dans Ajaccio : parallèle à la mer, le cours Napoléon traverse la ville exactement comme l'arête principale d'un poisson. Les rues principales en figureraient assez bien les petites arêtes transversales. De l'autre côté de la place du Diamant, s'élève la ville d'hiver, toute neuve, bien construite, mais moins pittoresque, moins attrayante que le

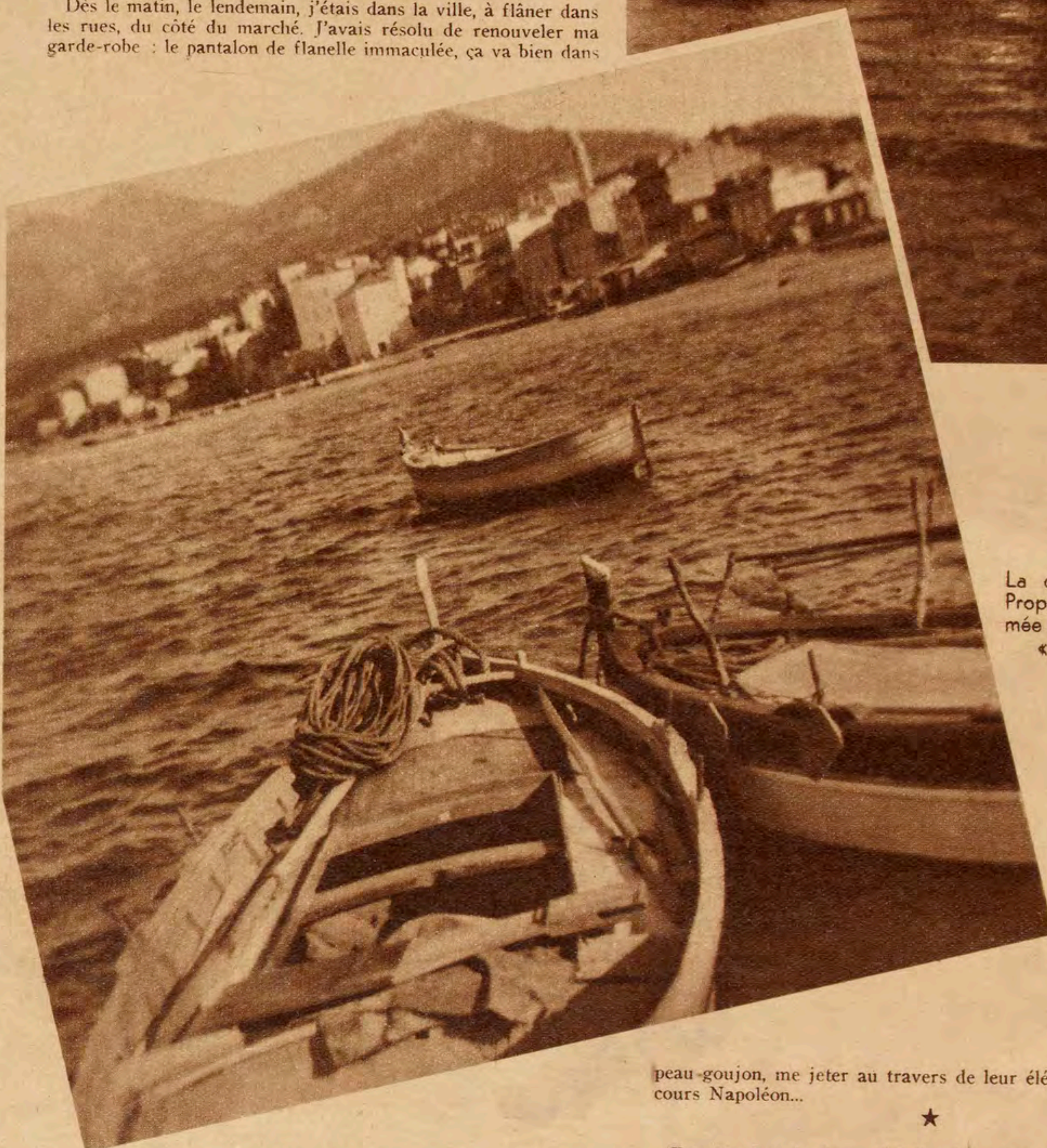
vieux Ajaccio avec ses antiques maisons et ses rues étroites, et néanmoins ensoleillées.

Partout on trouve dans la ville l'ombre de la grande figure de l'empereur. Nous visitâmes, bien entendu, l'émouvant musée pieusement entretenu dans la maison natale de Napoléon. Mais ce qui nous retint davantage, ce fut le marché populaire qui se tient chaque jour, en bordure de la mer, près du large boulevard de la République. On y voit grouiller les paysans corses, venus de leurs villages, noirs comme des pruneaux, secs et raides comme des sarments, les bourricots minuscules qui portent deux fois leur poids de marchandise hétéroclite en agitant leurs longues oreilles, les retraités des administrations et de l'armée qui mangent leurs petits revenus en flânant au soleil. Sur le quai, des gosses, nus comme des chérubins, plongent comme des grenouilles parmi les chaînes grinçantes des bateaux à l'ancre.

Nous étions arrivés à la nuit. Et nous eûmes l'aubaine d'assister, à peine dans le port, au féérique spectacle d'un coucher de soleil au-dessus de la Punta, une colline qui domine Ajaccio à l'Ouest. Des franges d'or lumineux enflammaient les bords des montagnes. Et, dans la lumière violette, la verdure des bois, des buissons, et des massifs se faisait plus sombre autour des maisons blanches.

Peu après, une lune rouge et ronde comme un disque d'or vint baigner de sa lumière amicale les lignes douces des collines. Une exquise fraîcheur venue de la mer régnait sur le port, sous la nuit étoilée...

Dès le matin, le lendemain, j'étais dans la ville, à flâner dans les rues, du côté du marché. J'avais résolu de renouveler ma garde-robe : le pantalon de flanelle immaculée, ça va bien dans



La célèbre baie de Propriano que Méri-mée chanta dans « Colomba »

peau-goujon, me jeter au travers de leur élégant persil, sur le cours Napoléon...

★

En attendant le linge, il fallut bien s'occuper. Joseph avait trouvé, dans le port, un sien cousin, marin à bord d'un très beau bateau à moteur. Encore un curieux personnage, mais bien sympathique, ce cousin : ancien acrobate de cirque, il avait eu les deux jambes brisées dans un terrible accident de piste. Il était alors revenu à ses premières amours, la navigation. Son patron, grand amateur de pêche, avait envoyé en Corse le bateau et le marin, par le courrier de Marseille. Il viendrait rejoindre plus tard l'un et l'autre. En attendant, Léon — c'était son nom — menait une existence calme et heureuse, en peignant, non sans talent, des toiles dans la manière des primitifs.

Notre arrivée, qui coupait la monotonie de ses journées, le combla d'aise. Il mit à notre disposition « son » bateau, et nous pûmes faire ainsi maintes promenades délicieuses au long des côtes. Je me souviens particulièrement de notre visite aux Sanguinaires, et d'un bain merveilleux pris en face du pavillon d'Aradne, à trois ou quatre kilomètres d'Ajaccio.

Entre autres éloges, on nous avait dit : — Vous savez, Ajaccio, c'est le Nice de la Corse. C'est tout ce qu'il y a de chic !

Sur ce point précis, nous fûmes quelque peu déçus. Les boîtes chic d'Ajaccio ne conquièrent point nos suffrages. Mais Joseph n'était pas de notre avis. Il s'amusa, lui, à Ajaccio. Il y connaissait d'ailleurs tout le monde...

Un soir, nous le trouvâmes dans un dancing, avec une fort jolie fille dans les bras. Mais, au beau milieu du blue que jouait l'orchestre, le couple se sépara. Et Joseph revint vers nous d'un air moitié vainqueur, moitié penaud, en disant : — C'est une jolie danseuse. Mais qu'est-ce que vous voulez, pour danser, nous s'entendons pas !...

Deux jours et trois nuits ainsi passés en rade d'Ajaccio, nous appareillâmes, par un temps magnifique, en direction de Bonifacio.

(A suivre.)

(Exclusivité « Match » : Tous droits réservés.)

match

Le plus grand hebdomadaire sportif



COLOMBES : Italie-Hongrie (4-2). — Plus rapides, plus volontaires, les Italiens au jeu plus lié ont justement remporté la troisième Coupe du Monde. Voici une belle action, pleine de dynamisme, de Locatelli interceptant, de volée, une passe hongroise sur laquelle Sarosi était pourtant bien placé.